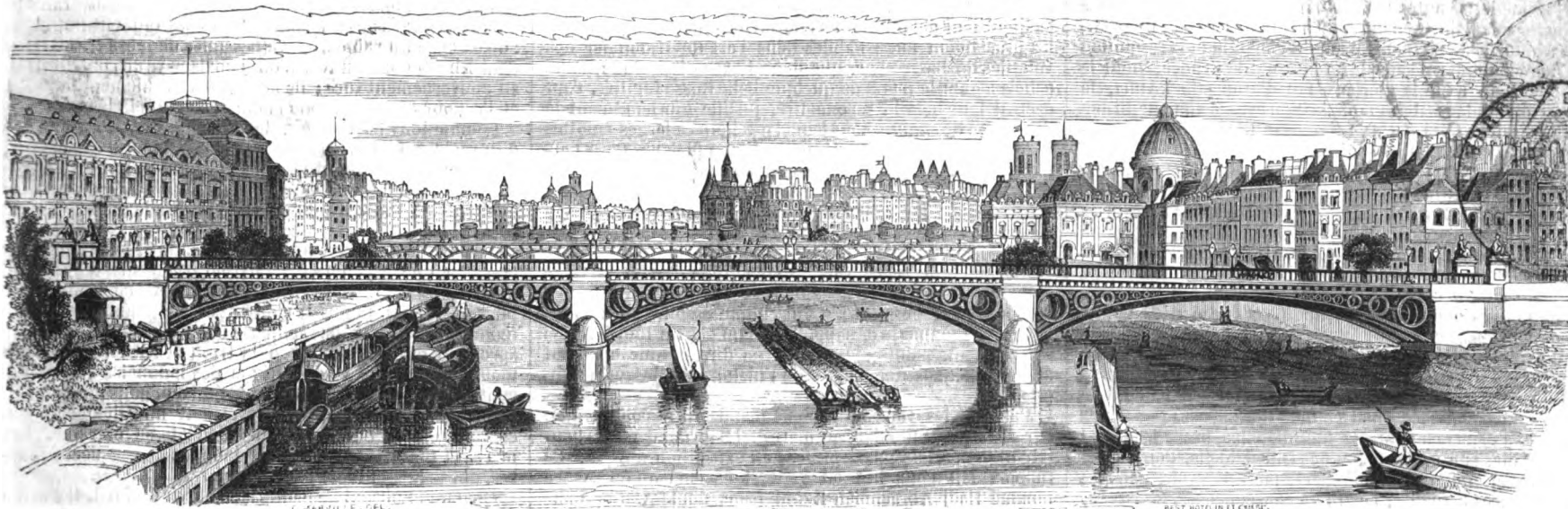


# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.  
Prix de chaque N°. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.  
Etats-Rom. et roy<sup>m</sup> des Deux-Siciles, par trim. ; 13 f. 75 c.

N° 610. — Vol. XXIV. — Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.  
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.  
Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

### SOMMAIRE.

**Histoire de la semaine.** — Les zouaves. — Courrier de Paris. — Sébastopol. — Chronique littéraire. — Un souverain disparu. — Campagnes de l'armée piémontaise en Lombardie en 1848 et 1849. — Deux compositions d'Alfred Rethel. — Un second mari, nouvelle (suite et fin). — Chronique musicale. — Histoire naturelle : les primates. — Statistique. — Commerce de la Russie. — Exposition universelle. — Bibliographie. — Echecs. — La France pittoresque : les *Armetos* en Provence. — Nécrologie : l'évêque d'Evreux.  
**Gravures :** Le palais des khans à Baghtché-Seraï, en Crimée. — Une scène de l'*Hôtelier de Gaultier Gurgullo*, au théâtre des Folies-Nouvelles. — Le rendez-vous de la Saint-Hubert, en Belgique. — Les forts de Sébastopol canonnant un navire autrichien en dérive : plan de Sébastopol, le 12 septembre. — Campagnes de la Lombardie : attaque de Staffalo par le duc de Savoie ; le capitaine Garucci ; les artilleurs Barrot et Saunier. — La Mort vengeresse ; la Mort bienfaisante, deux compositions d'Alfred Rethel. — M. Bonetti, chef d'orchestre du Théâtre-Italien ; nouveau rideau du théâtre. — Le singe gorille ; jaguar ; tigre et antilope. — Le Jour des morts, à Toulon. — Portrait de Mgr Olivier, évêque d'Evreux. — Rébus.

### Histoire de la semaine.

Ce qui ressemble le plus à l'histoire de cette semaine,

c'est l'histoire de la semaine dernière ; mais il en sera autrement de la semaine prochaine, qui présentera le dénouement de l'entreprise de Sébastopol et le commencement d'une phase nouvelle des affaires d'Orient.

Voici les dernières nouvelles publiées par *le Moniteur* du 2 novembre ; elles sont faites pour donner de la patience à ceux qui trouvent, tranquillement assis chez eux, que les choses ne marchent pas assez vite.

« Le vapeur anglais *le Trent*, parti de Sébastopol le 25, est arrivé à Varna le 26 au soir. Le bombardement continuait sans interruption et avec la plus grande vigueur. Les assiégeants avaient dirigé quelques canons contre les portes de la ville. Sébastopol était encombré de morts et de blessés. L'amiral Nakimoff avait été tué par une bombe. »

*Le Moniteur* publie aussi cette autre nouvelle :

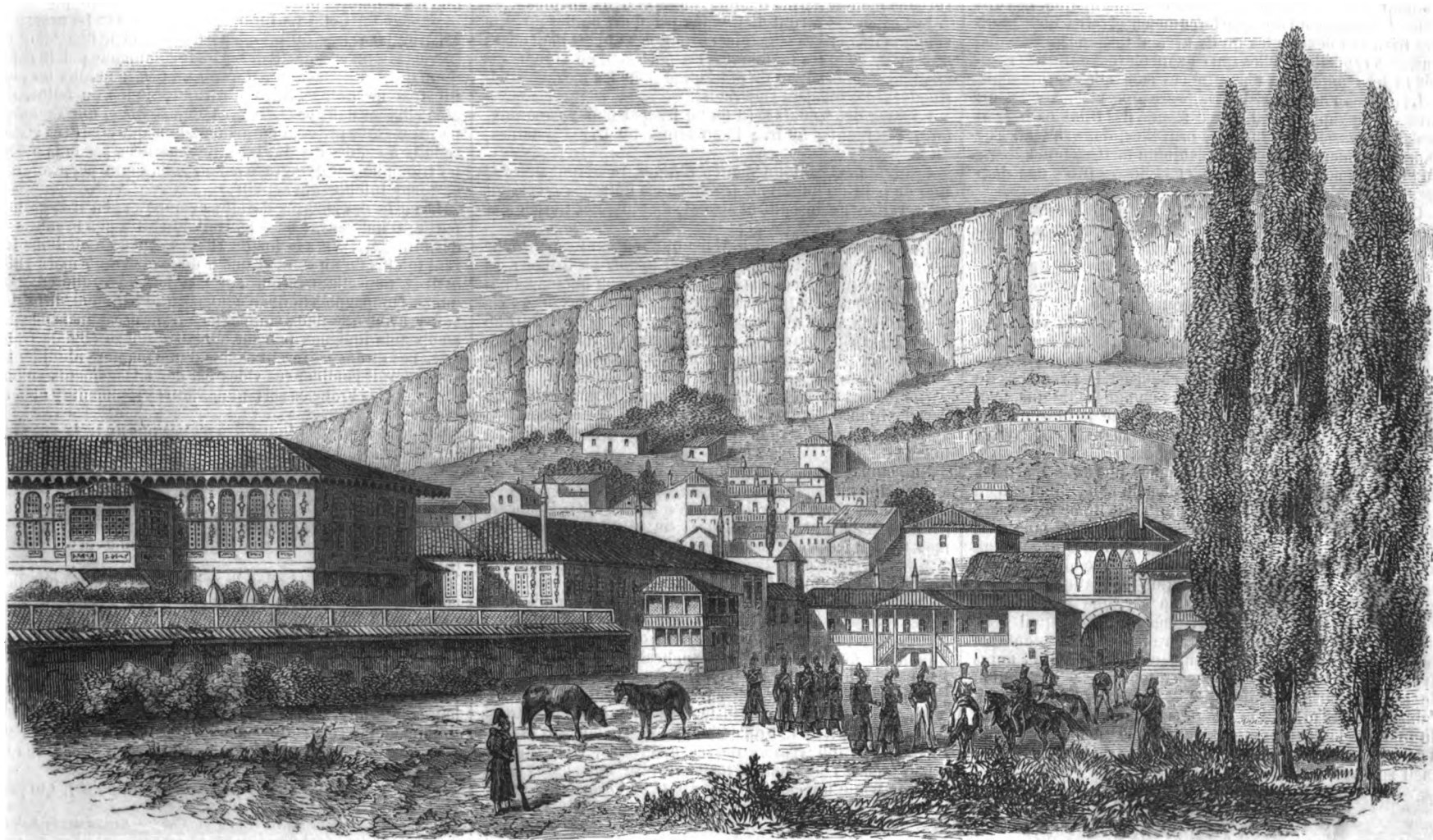
Bucharest, 30 octobre.

« En conséquence du mouvement opéré sur le Sereth par Sadyk-Pacha, le prince Gortschakoff a ordonné aux troupes russes qui n'avaient pas encore franchi le Dniester de rétrograder et de prendre position sur le Pruth et le Danube. Achmed-Pacha a reçu l'ordre d'aller rejoindre Sa-

dyk-Pacha avec 10,000 hommes pendant qu'Iskender-Bey pénètre dans la Dobrutscha. »

Les nouvelles empruntées aux journaux étrangers et aux correspondances particulières perdent leur importance devant ces deux dépêches, qui constatent l'état des choses au moment le plus avancé. Nous n'ajouterons rien, si ce n'est un épisode des travaux du siège, et un plan, qu'on trouvera plus loin.

Constatons seulement que c'est le 17 que le feu a été ouvert par les alliés. Depuis l'annonce officielle de ce fait, on n'avait que des nouvelles émanant du gouvernement russe, desquelles il ressortait qu'à la date du 23, le bombardement, par les batteries de terre seulement, n'avait causé jusque-là que des dommages peu considérables aux fortifications. La dépêche russe parlait, en outre, d'une sortie dans laquelle les Russes auraient encloué onze obusiers et huit canons d'une batterie française ; enfin elle constatait que, depuis le 17, l'attaque ne s'était pas renouvelée du côté de la mer. On sait à présent ce qu'il y a de vrai dans ces nouvelles, qui n'ont pas laissé de faire quelque impression sur le peuple taillable du crédit mobilier.



Cour intérieure du palais des khans à Baghtché-Seraï, en Crimée. — D'après M. J. Laurens.

L'Empereur et l'Impératrice, qui devaient se rendre le 22 à Compiègne pour ouvrir les chasses, ne partiront pas, assure-t-on, avant l'arrivée de la dépêche qui apportera la nouvelle de la prise de Sébastopol.

L'Empereur a autorisé le prince Napoléon, pour sa belle conduite à la bataille d'Alma, à porter la médaille militaire.

Par une lettre autographe, l'Empereur a fait connaître à la maréchale Saint-Arnaud qu'il lui était accordé une pension annuelle de 20,000. En louant l'énergie et la résolution du maréchal qui a décidé la campagne de Crimée, dont le premier acte a été le glorieux fait d'armes de l'Alma, la lettre impériale mettait en opposition avec la vigueur du maréchal de *légitimes et timides avis*, et la phrase donne matière à des interprétations diverses. Le *Moniteur* a cru devoir donner une explication dans son numéro du 31; mais son explication confirme justement ce qui se disait, à savoir que le conseil n'avait pas été unanime au sujet de l'entreprise dont le résultat est encore attendu. Il semblerait donc qu'on a attribué ailleurs que parmi le public les *timides avis* à d'autres que ceux qui faisaient partie du conseil de guerre. Sans attacher à ce petit incident d'autre importance, qu'on nous permette d'attendre le succès de la campagne et la connaissance des motifs de l'opposition, lesquels ne peuvent avoir de place en ce moment que dans les archives du dépôt de la guerre, tant à Londres qu'à Paris.

Un rapport du général Pellissier, gouverneur général de l'Algérie par intérim, rend compte d'un succès des armes françaises dans nos contrées méridionales, entre Laghouat et Boucada, sur une fraction des Ouled-Nayls, dont la défection inattendue, dit le rapport, pouvait avoir, dans les circonstances actuelles, de graves conséquences.

La nouvelle suivante, apportée par le *Courrier du Pas-de-Calais* du 27 octobre, a été recueillie par la presse comme un fait pur et simple. Nous ferons comme les autres journaux, dût un de nos abonnés anglais refuser de comprendre notre réserve :

« Les amateurs de nouvelles ont été bien déçus hier : tous les jours, à l'arrivée du paquebot de Douvres, vers une heure après-midi, une foule de curieux et de flâneurs stationnent sur le quai, attendant avec impatience qu'un des voyageurs venant d'Angleterre soit assez généreux pour se défaire à leur profit d'un journal anglais du matin; alors on voit cette bande avide de nouvelles se jeter sur la proie qui lui est donnée, et en peu d'instants les nouvelles toutes fraîches circulent en ville avant l'arrivée régulière des journaux anglais, et plus longtemps encore avant ceux de Paris. Mais cette manœuvre vient d'être arrêtée par l'ordre arrivé à la poste de différer la distribution des journaux anglais; c'est-à-dire que les journaux qui arrivent tous les jours après midi à Calais sont gardés à la poste jusqu'au lendemain à midi, heure de la distribution. Un examen sévère a lieu à l'égard des voyageurs qui entrent en fraude des journaux anglais. On ne sait à quoi attribuer cette nouvelle mesure, qui retarde d'aussi longtemps la distribution des journaux anglais. »

Un décret, qui porte une grave atteinte à des intérêts particuliers, mais que l'intérêt public réclamait sans doute au profit des moyens de subsistance, a interdit la distillation des céréales et de toute autre substance farineuse. On nous assure que de curieux procès vont être suscités par l'application du décret qui interdit cette distillation. Les distillateurs, alléguant le cas de force majeure, refusent de prendre livraison des seigles qu'ils avaient demandés. Ces discussions rappellent celles qui se sont élevées entre les assurés et les compagnies d'assurances contre le recrutement.

La question des subsistances préoccupe vivement les esprits en Belgique, où elle a occasionné des troubles inquiétants. Le conseil communal de Bruxelles, dans sa séance de samedi dernier, a décidé à l'unanimité de faire une adresse au gouvernement pour demander la libre entrée des denrées alimentaires.

Un de nos amis qui se trouvait à Sydenham-Palace au moment où la musique des Guides, invitée par les administrateurs du Palais, venait y faire entendre les airs chers à l'Angleterre, et la romance populaire en France du *Jeune et beau Dunois*, nous écrit, sur cette manifestation d'entente cordiale, tout ce que les journaux en ont rapporté d'après le *Moniteur*. Il ajoute pourtant que la foule des spectateurs a demandé la *Marseillaise*. Nous supposons que notre ami, qui ne sait pas très-bien l'anglais, a cru entendre demander cette affreuse chanson. Les visiteurs du palais de Sydenham n'auraient pas commis cette inconvenance; ils n'ignoraient pas d'ailleurs que la musique des Guides n'a pas plus étudié la *Marseillaise* que *Vive Henri IV*. A chaque temps sa musique.

Le *Journal des Débats* a commencé une suite d'articles sur l'*Immaculée Conception* : « Chacun sait, dit-il, qu'en ce moment le chef de l'Eglise réunit dans Rome un certain nombre d'évêques qu'il a convoqués de tous les points du monde, afin de terminer en leur présence une question longtemps controversée. C'est pour le 8 décembre de cette année qu'on annonce la proclamation dogmatique de l'Immaculée Conception. » Voilà, à coup sûr, une grande nouvelle; et, pour notre compte, nous déclarons qu'il était temps, et que rien ne peut satisfaire notre âme autant que cette déclaration, qui va devenir un article de foi après avoir été une opinion parmi les catholiques, à l'exception de saint Augustin et de saint Bernard. L'abbé Moigno, l'abbé Coquerneau, tout le clergé de l'Italie, de l'Espagne et du midi de la France attendent comme nous l'époque du 8 décembre, et ne doutent pas du sens de la déclaration. Dieu soit loué!

PAULIN.

### Les zouaves.

Les zouaves paraissent décidés à compléter en Orient la

réputation qu'ils ont acquise en Afrique. Leur nom est cité au premier rang dans les rapports officiels; les lettres particulières se plaisent à raconter les prouesses de ces soldats, qu'on proclame les premiers du monde. Ils ont déjà leurs Suétones : celui-ci les montre pêchant à la ligne du haut des rochers de Balaklava, en attendant le jour de l'assaut; celui-là répète leurs bons mots, et crayonne leurs mœurs et usages; quelques correspondances anglaises exaltent leur galanterie à l'endroit des dames tartares, et les proclament aussi habiles dans l'art de triompher des volatiles de basse-cour, que dans l'exécution d'une polka échevelée sur le piano de quelque belle Russe fugitive. Tout ceci, il faut bien le reconnaître, justifie glorieusement le doux nom de *suaves*, sous lequel ces héros à larges culottes aiment à déguiser leur dénomination officielle. C'est l'affaire d'un z. Mais que de choses dans ce changement d'une seule lettre!

Voilà donc les zouaves devenus les *lions* de la guerre d'Orient.

Ce n'est que justice.

Au milieu de ce concert de voix enthousiastes, je viens demander au lecteur s'il connaît l'origine de cette troupe aujourd'hui célèbre, et s'il sait ce que signifie ce nom de *zouaves*. Comme je le suppose mal ou pas du tout informé sur ces deux points, je vais lui en dire ce que m'en ont appris quelques documents de l'histoire de l'Algérie française.

J'ai sous les yeux un rapport manuscrit et confidentiel, adressé le 14 août 1830, au maréchal Bourmont par le lieutenant général de police attaché à l'expédition d'Alger. Ce rapport fait connaître au général en chef qu'un Arabe nommé Hadj Abrachman Kenni (sans doute Abd-er-Rahman) est venu offrir à l'autorité française, à titre d'auxiliaires, un corps de 2,000 indigènes. Cette troupe se recrutait exclusivement parmi les *zouaves*, qu'Abd-er-Rahman donne pour les soldats les plus vaillants et les plus fidèles de la régence.

L'auteur de la proposition appuyait son projet d'un plan d'organisation complet. En voici l'analyse, et le lecteur sera sans doute surpris que des idées aussi justes et aussi pratiques aient été conçues par un Arabe un mois à peine après la prise d'Alger :

Il y aura 5 officiers pour 100 hommes, et le projet les désigne ainsi : 2 caporaux, 2 sergents, 1 lieutenant, 1 capitaine :

Un officier supérieur, qu'Abd-er-Rahman appelle major, pour 500 hommes;

Un chef pour 1,000 hommes, qualifié de général, mais qui serait mieux nommé colonel.

Ce cadre d'officiers était emprunté aux usages turcs, car chez les Turcs d'Alger on trouvait les dénominations suivantes : *chef-dix, chef-cinquante, chef-cent, chef-cinq-cents, chef-mille*.

Le corps des zouaves servira à pied. Les officiers seuls seront montés.

Chaque homme aura deux habillements d'été et un d'hiver. Pour l'été, deux vestes et deux pantalons de toile blanche, et une paire de souliers. Pour l'hiver, une espèce de manteau en drap, un gilet et une veste de drap rouge avec ornements bleus; un pantalon rouge, une paire de chaussettes de peau et deux paires de souliers. En outre, deux turbans blancs, garnis d'étoffe rouge, et deux chemises.

Les caporaux seront distingués par deux étoiles en soie sur la poitrine. Les sergents auront ces étoiles mélangées d'or et de soie, les lieutenants les porteront en argent, les capitaines en or. Rien de déterminé pour les marques distinctives des officiers supérieurs.

La paye des soldats sera de 20 fr. par mois; caporaux, 30 fr.; sergents, 40 fr.; lieutenants, 50 fr.; capitaines, 70 fr.

Les hommes cantonnés près d'Alger recevront une ration de pain de munition. Les hommes détachés recevront cette ration en biscuit, et auront, de plus, des haricots et de l'huile.

Les zouaves habiteront à Alger une maison formant leur quartier général, et où séjérait l'état-major. La troupe sera répartie en quatre sections détachées, de 500 hommes chacune, occupant quatre quartiers différents, à certaines distances de la ville d'Alger. De ces quartiers partiront, de deux en deux jours, des patrouilles ou détachements chargés de parcourir le pays et d'y maintenir la tranquillité.

Les formes du service et la discipline seront celles de l'armée française.

Chaque homme sera armé d'un fusil, d'une paire de pistolets et d'un sabre algérien (*yalagan*).

En campagne, chaque groupe de 20 hommes aura droit à une tente algérienne.

Il y aura, pour toute la troupe, 2 écrivains, 2 chirurgiens et 2 payeurs. Les officiers de santé recevront par mois 60 fr.; les écrivains, 70; les trésoriers, 80.

Nous arrivons à l'article le plus remarquable de ce plan d'organisation. Notre Arabe dit que les frais d'entretien de ce corps devront être pris sur les rentes et produits des terres qui servaient aux mêmes usages sous la domination turque. Les juifs, ajoute-t-il, étaient soumis à une contribution de 40,000 fr. par an, applicable à l'entretien des troupes du dey. On levait, pour le même objet, une contribution, espèce de patente, sur tous les boutiquiers. Abd-er-Rahman ne sait pas au juste à combien s'élevait ce dernier produit; il ne fait qu'en indiquer l'existence et la destination. Ce qui ressort de ses assertions, c'est que les 2,000 zouaves auxiliaires peuvent être entretenus sans qu'il en coûte un centime à la caisse de l'armée française.

Un mot maintenant sur les indigènes dont Abd-er-Rahman offrait les services à M. de Bourmont.

Les Zouaouas, dont nous avons fait *Zouaves*, sont aussi désignés par les noms de *Gaouaoua* et d'*Ait-Gaoua*. Ce sont

des Kabyles, ou Berbères primitifs. Ils formaient une confédération qui habite de hautes montagnes et des collines escarpées entre Bougie et Dellis. Ils se sont toujours fait remarquer par leur esprit d'indépendance et leur humeur belliqueuse. Retranchés dans leurs bois épais ou sur leurs rochers inaccessibles, ils bravaient autrefois l'autorité musulmane de Bougie, et ne payaient l'impôt qu'autant qu'ils le voulaient bien. Quoiqu'ils reconnussent la souveraineté du Sultan, ils s'abstenaient de tout acte qui eût impliqué l'obéissance du vaincu. Quelques-uns de leurs tribus, les Béné-Khelili entre autres, n'ont jamais payé de contribution au gouvernement turc; ils acquittaient seulement la zekat et l'achour aux zaouias ou établissements religieux.

Comme tous les Kabyles, les Zouaouas ont toujours été d'intrépides fantassins; seulement l'instinct d'expansion, le besoin d'aventures et la soif des combats, qui les distinguent de tous les autres groupes du Jurjura, les poussent à louer leurs services militaires à qui saura le mieux en tirer profit.

Ces farouches montagnards sont actifs et laborieux. Ils fabriquent de la poudre et se livrent principalement à l'industrie du fer et à l'orfèvrerie. On trouve chez eux d'habiles armuriers, et aussi, chose assez singulière, des fauconniers d'une merveilleuse adresse. Cette dernière spécialité est particulière à la tribu des Aourir-ou-Zemmour. Nous avons vu en Afrique des monnaies françaises contrefaites par ces industrieux bandits, et nous pouvons affirmer que ces échantillons révélaient une dextérité peu commune et un outillage d'une délicatesse extrême. Les marchés turcs ont toujours été inondés de ces pièces fausses, qui paraissent aussi sur les nôtres.

Quand le Zouaoui ne peut pas se servir du fusil, il s'arme de la pioche, et vient offrir ses bras aux colons européens, qui apprécient sa fidélité et ses habitudes laborieuses.

Les mœurs guerrières des Zouaouas sont si connues en Algérie, que leurs compatriotes leur attribuent l'honneur d'être destinés à détruire la puissance française en Afrique. Le coup fatal sera, disent-ils, porté à notre domination près d'un village de la tribu des Beni-Iraten, nommé Adni. Nous nous avancerons jusque-là, mais nous y serons battus, et, de ce jour, la fortune de la France ira *decrecendo* jusqu'à l'extinction définitive. Telle est l'opinion universelle dans la grande Kabylie.

D'après le remarquable ouvrage de M. le commandant Carotte, la confédération des Zouaouas comprend 201 villages et une population de 94,000 âmes. C'est le groupe le plus nombreux de tout le Jurjura (1).

Tel est le peuple qui s'offrait comme auxiliaire à la France, dès le lendemain de notre conquête. Il était juste que son nom devint populaire parmi nous, comme celui d'un ami de la première heure.

Le maréchal Bourmont fut frappé du projet d'Abd-er-Rahman, et l'adopta en principe. Mais sa situation était si précaire, qu'il n'osa passer à l'exécution. Son successeur, le maréchal Clauzel, hérita de cette tâche. Le 1<sup>er</sup> octobre 1830, c'est-à-dire six semaines seulement après la proposition de notre Arabe, un arrêté du gouverneur ordonna la formation de bataillons d'indigènes qui porteraient le nom de *zouaves*. On en créa d'abord un, dont on confia le commandement à M. Maumet, capitaine d'état-major d'un grand mérite, puis un second, qui ne put se compléter, parce que les brillantes promesses qui avaient d'abord attiré les indigènes en foule ne furent point remplies. La désertion éclaircit les rangs du premier bataillon, et le deuxième ne se recruta qu'à demi. Celui-ci était commandé par le capitaine du génie Duvivier, devenu un des généraux les plus illustres de notre armée d'Afrique. Peu s'en fallut, dit M. Pellissier dans ses *Annales algériennes*, que ce corps ne fût dissous presque en même temps que créé; ses chefs, réduits à combattre des hostilités suscitées par la jalousie, ne triomphèrent que grâce à leur énergique persévérance et à leur intelligente activité.

Le corps des zouaves devait se composer, en très-grande partie, d'indigènes; on y pouvait admettre des Français et des étrangers. Vers la fin de 1832, les deux bataillons furent fondus en un seul, et une ordonnance du 7 mars 1833 assit la nouvelle création sur des bases régulières. Sur douze compagnies dont se composait le bataillon, il ne devait y avoir que deux compagnies françaises, mais chaque compagnie indigène pouvait admettre douze soldats français. Les étrangers furent exclus d'une manière absolue. Le corps devait combler ses vides par des engagements volontaires, et les Français sortant des autres régiments y étaient reçus.

L'engagement des indigènes n'était que de trois ans; celui des Français n'offrait aucune dérogation aux conditions réglementaires de notre législation.

Par une nouvelle ordonnance royale, rendue le 25 décembre 1835, les zouaves furent de nouveau divisés en deux bataillons, commandés par un lieutenant-colonel, et composés chacun de quatre compagnies indigènes et deux françaises.

Le costume adopté, dès le principe, était celui que l'on connaît, c'est-à-dire, à peu de chose près, celui qu'avait proposé l'Arabe Abd-er-Rahman. Mais les officiers furent laissés libres de conserver l'uniforme français. Quelques-uns essayèrent du costume turc, mais, soit que ce déguisement gênât leurs allures, soit qu'ils éprouvassent quelque remords d'avoir renoncé à l'habit national, ils reprirent leurs uniformes. C'est fâcheux, car la tenue des zouaves est infiniment plus élégante, plus pittoresque, plus jolie en un mot, que la tunique, le pantalon étroit et le shako de notre infanterie.

Peu à peu, les indigènes (les Arabes du moins), qui pré-

(1) Indépendamment du travail de M. Carotte (*Etudes sur la Kabylie proprement dite*), on peut consulter, sur les Zouaouas, Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, trad. par le baron de Slane, et la *Grande Kabylie*, par le général Daumas.



fèrent le service de la cavalerie, s'éloignèrent des zouaves. Quant aux Kabyles, des motifs politiques, habilement exploités par Abd-el-Kader, les détournèrent de la voie où ils avaient paru vouloir entrer avec un certain empressement. Si bien que le corps des zouaves a fini par être composé presque exclusivement de Français, parmi lesquels figurent bon nombre de Parisiens.

Tout le monde connaît les immenses services rendus en Afrique par les zouaves. Dans toutes les expéditions ils ont toujours été placés aux postes les plus périlleux; aucune occasion de se distinguer ne leur a été refusée, et certes ils en ont glorieusement profité. Aussi tous les militaires qui désirent un avancement rapide, conquis à la pointe de leur épée, cherchent-ils à passer dans les zouaves.

Sans compter une foule d'officiers distingués formés à cette brillante école, c'est du corps des zouaves que sont sortis les généraux Duvivier, Lamoricière, Cavaignac, Ladmirault, Canrobert et Bourbaki. De tels noms disent assez quelle place doit tenir dans l'histoire militaire de l'Algérie française, la vaillante troupe qui s'est illustrée avec eux.

FRÉDÉRIC LACROIX.

### Courrier de Paris.

Les courses de Longchamps, le steaple-chase de la Marche, c'est ainsi que le livre du sport vient de se fermer avec éclat. Cet automne faisant durer son rayon de soleil le plus longtemps possible, chacun en profite pour prendre son plaisir au grand galop. Il est vrai qu'au dernier jour de ces exercices, la plus belle moitié de l'assistance se voit réduite à greloter dans les tribunes; mais, quand on a le printemps dans le cœur, on peut bien porter l'hiver sur ses épaules, et l'on jette volontiers à la bise les défis les plus périlleux. Hier encore toutes ces dames, victimes de leurs vêtements trop printaniers, n'en disaient pas moins avec le stoïcien : « O froidure, nous ne conviendrons jamais que tu es un mal ! » A quel point les belles Parisiennes s'intéressent à l'amélioration des chevaux, ces derniers casse-cou équestres l'ont bien prouvé, et rien ne manque à leur gloire. Sur l'un et l'autre turf, il y avait abondance de débutants ou même de doublures, qui ont joué leurs rôles plus vaillamment que leurs chefs d'emploi, lesquels se prélassent dans les courses plates du Champ de Mars. Dans l'une de ces courses, le vainqueur de dix rivaux n'a touché le but qu'après être tombé deux fois. Tout cheval de steaple-chase est un peu beaucoup le martyr de la cause hippique, et, comme Polyeucte, on l'envoie à la mort, à la gloire. Ajoutez que la couronne qu'on lui décerne est tout ce qu'il y a de plus feuille de chêne. Sa perspective la plus brillante, c'est de procurer à son maître un prix de quelques louis; on ne saurait se casser les jambes à meilleur marché. Cependant le fameux *Royal quand même*, aussi étranger à cette gloire qu'à cet affront, vient de rapporter à M. Aumont soixante-quinze mille francs en une seule année. Ainsi va la justice du monde des chevaux.

Dans ces fêtes du bel air et en plein air, un détail mérite attention, c'est le nombre toujours croissant des livrées princières et des équipages armoriés. Quel déluge de co-cardes vertes, noires, amarantes ! Il faut croire que l'aristocratie des deux mondes a élu domicile à Paris, ou bien qu'il s'y tient un congrès européen, sans que personne s'en doute. Une nation a beau vouloir s'anoblir, comment la croire capable d'un tel excès de galons ? J'admire l'autre jour avec la foule ce défilé de dignitaires de tous les pays, lorsque le sourire d'un voisin, — quelque envieux sans doute, — vint troubler ma satisfaction. De l'inventaire auquel se livrait cet homme cruel mais bien renseigné, il résulte que les muets hommages adressés à ces grandeurs et grandesses en équipage par la galerie à pied, étaient le plus souvent des hommages fourvoyés, tant on voit d'honnêtes bourgeois dont la vanité piaffe et galope sous les couleurs étrangères. L'exemple de ces gros et petits turcaretts a gagné jusqu'à des demoiselles un peu de marbre, lesquelles ne veulent plus monter que dans des carrosses héraldiques.

Ailleurs, les coups de tête ont continué : il n'y pas moyen de placer le moindre point d'orgue entre tant de fugues. Ainsi vient de s'envoler à son tour vers Gretna-Green, M<sup>lle</sup> M. L. L., qui figura dans différents théâtres. Peu satisfaite du rôle ou des rôles qu'elle y jouait, elle a voulu lever l'anonyme qui pesait sur son talent; bref, elle est partie pour faire parler d'elle, et l'on n'en parlera plus. Quant à M<sup>lle</sup> Cruvelli, la curiosité publique ne l'a pas encore perdue de vue, et l'on commence à signaler la divinité un peu partout. Hier, aujourd'hui, tous les jours, elle était et sera en même temps à Londres, Vienne et Saint-Petersbourg. A force de lui inventer des itinéraires impossibles, on finira par ne plus croire à son départ, encore moins à son mariage, et de tout ce grand bruit il ne restera bientôt que cette rumeur de rien du tout, à savoir que la cantatrice est allée chercher à Batignolles un refuge contre la musique de M. Verdi. Il n'est pas plus facile de tirer au clair les suites de l'affaire Rachel, et voici un échantillon des dénouements variés qu'elle aurait eus : on se résigne à jouer Médée. — On n'en veut à aucun prix. — Ici c'est la pièce qu'on répète, et là-bas c'est le procès qu'on reprend. — L'amour-propre offensé pousse à la résistance, les amis conseillent la résignation, et puis qui donc oserait douter du succès ? Quand on prend du *cancan*, on n'en saurait trop prendre; on dit donc encore que les consolations et les dédommagements n'ont pas manqué à la grande tragédienne, et qu'un admirateur délicat et anonyme lui aurait fait remettre un collier de diamants par les mains de M. le docteur Véron.

Voici d'autres surprises : L'Exposition universelle n'aura ou n'aurait pas lieu dans le palais qu'on lui a bâti. Quelque diligence qu'on ait apportée dans la construction de ces salles définitives, il faut recourir à un local provisoire, dont

la vaste étendue livrera plus de place à l'imprévu. Ce gigantesque palais eût laissé d'ailleurs trop de curieux à la porte, et Paris, recevant l'univers, doit accorder l'hospitalité la plus large à ses produits. On leur économisera moins l'espace, et un plus grand nombre d'appelés seront élus. Le géant de l'industrie accourt déjà vers nous de tous les bouts du monde; si la perfection de nos arts manuels n'a rien à lui emprunter, il n'en est pas de même de notre imagination qui s'éteint, de notre poésie qui se meurt, et de notre littérature qui s'en va. Peut-être que l'art des Cochinchinois, des Palagons et des sauvages rendra à cette littérature l'idée neuve qu'elle n'a plus. L'histoire prouve que les civilisations extrêmes se sont toujours retrempées aux sources de la barbarie. Et puis, au milieu de ce luxe indigent dont nous sommes si fiers, que de choses de première nécessité qui nous manquent, et dont nous leur devons peut-être la découverte et l'usage ! On n'a pas d'exemple, pour n'en point citer d'autre, qu'un sauvage soit mort de faim, et cette vérité est bien humiliante pour tant de peuples civilisés si souvent menacés par la famine. Qu'on juge de la surprise d'un de ces hommes primitifs arrivé d'hier à Paris, et apprenant que la grande préoccupation du moment, c'est de savoir par quels procédés on pourrait suppléer, en cas de malheur, au manque de pain, de viande et de vin. Ceci devient bien sérieux, mais l'à-propos y est, voilà notre excuse. Ouvrez le premier journal venu, et vous y verrez qu'à chaque instant la science en travail y accouche de quelque recette contre la cherté et le déficit des denrées. L'un propose de remplacer la farine par de la sciure de bois, un autre assure que de l'infusion de certaines feuilles il extrait une liqueur préférable au sang de la vigne; cent autres enfin, prévoyant l'épuisement du bétail, poussent à l'acclimatation du kangorow, du bombyx et du tapir. Ce dernier animal serait d'une grande ressource dans un temps où le moindre os de boucherie est disputé par dix chiens. Le tapir est sobre comme le chameau, plus docile que le cheval, doux et tendre comme l'agneau; autant de qualités qui le prédestinent à être mangé.

En Espagne, on vient d'inventer le piano-sténographe. C'est un instrument à double-clavier, garni de cent trente-deux touches, et dont le mécanisme ingénieux appliqué aux discours les reproduit instantanément. Nos voisins ne perdront plus désormais un seul des airs que les virtuoses de la parole leur joueront à la tribune des Cortès. Il ne reste plus qu'à arriver à la pensée sans l'intermédiaire des mots qui la gâtent. Ah ! si l'on pouvait toucher les hommes comme un piano, le concert serait peut-être sublime. L'âme est un instrument qui chantait juste, mais les paroles l'ont faussé. Pourvu que ce piano improvisateur ne s'exporte pas trop facilement à Paris, les écrivains s'y trouvant en proie à une fièvre d'improvisation des plus inquiétantes pour le lecteur. Il y a une littérature courante qui le magnétise dans tous les styles et sous tous les formats, jamais encore la librairie n'avait tant fait gémir la presse, et *vice versa*. Indépendamment des œuvres particulières, on parle d'une publication collective et gigantesque, espèce de tour de Babel où chacun et chacune ne saurait se dispenser d'apporter sa petite pierre. Dans ce déluge d'annonces, il faut remarquer sous l'ancienne rubrique très-rare aujourd'hui : *Pour paraître*, les Contemplations, par M. Victor Hugo, recueil de poèmes que le public accueillera avec la sympathie que mérite l'homme et l'admiration qui est due au poète. A propos des poètes, Marseille est toujours la grande pépinière de ceux qui cherchent à se faire imprimer. C'est pour quoi un enfant de la Canebière, fraîchement débarqué à Paris, se présentait l'autre jour dans une librairie, son manuscrit sous le bras, et, s'adressant aux commis, il leur cria avec un accent qu'on vous défie bien d'imiter : « Prend-t-on des vers ici ? »

Il est arrivé à l'honorable M. Viennet un de ces bonheurs que tout le monde lui souhaitait depuis longtemps, il a composé de jolis vers fort goûtés du public, et que *L'Univers*, journal religieux, a criblés de malédictions.

C'est à Voltaire enfin que commence le mal.

Voilà un vers que des sacristains en goguette ne sauraient pardonner, et l'occasion était bonne pour jouer du goupillon, l'arme favorite de ce journalisme catholique, apostolique et dévergondé.

Tenez, si l'on voulait scandaliser son prochain à l'instar de ces Messieurs, il ne s'agirait que de raconter ce qui vient de se passer en cour d'assises, mais on se sent trop disposé à honorer la soutane pour montrer un criminel desous. Deux sorciers qui accusent un troisième de mettre leur nom sur son affiche, l'affaire est moins lamentable, d'autant plus que les accusateurs n'ont pu parvenir à escamoter une condamnation à notre justice. « Messieurs, a dit à peu près l'inculpé, c'est un bien mauvais tour que veulent me jouer mes confrères. Ce n'est pas leur personne, mais leur répertoire que j'ai annoncé sur mes affiches. Or rien ne m'empêche d'en user, à moins qu'ils ne prétendent que notre art, — l'escamotage, — si généralement cultivé, leur appartient exclusivement, et qu'ils s'en réservent le monopole. J'exécute leurs tours : eh bien ! qu'ils fassent les miens ; je ne connais pas de brevet qui s'y oppose ; en un mot, nous sommes tous les trois des saltimbanques. » Combien de procès mort-nés si chacune des parties commençait par s'en dire autant.

Ailleurs c'est une pauvre vieille femme, prévenue d'avoir attenté à ses jours, et répondant au juge qui l'interroge : « Que voulez-vous, j'avais bu. — Et vous osiez vous présenter devant Dieu dans un état si peu convenable. » Ailleurs encore, c'est-à-dire à New-York, un autre interrogatoire à bien son prix ; il s'agissait de *tater* l'aptitude d'un juré à remplir ses fonctions dans une affaire de meurtre. « Avez-vous lu dans les journaux, lui demanda le défenseur de l'avocat, le compte rendu des faits de ce procès ? — J'en ai lu deux, le premier et le second. — Et vous êtes-vous formé une opinion sur la culpabilité ou l'innocence

de l'accusé ? — Certainement, d'après le premier compte rendu ; mais comme le second était tout opposé, j'ai tout laissé là. — Est-ce dans le même journal que vous avez lu les deux comptes rendus, et continuez-vous à lire ce journal ? — Assurément. — Et vous le lisez sans y avoir confiance. — Oui, parce qu'il n'est pas cher.

Nous arrivons à l'Odéon au moyen d'une comédie d'un goût plus raffiné. *La Ligne droite*, c'est le plus court chemin pour arriver en amour comme en géométrie, et l'auteur, qui est jeune, enthousiaste et convaincu, nous l'a démontré de tout son cœur. La comtesse Petrowska, femme charmante, d'un âge problématique, a deux poursuivants, comme le quadragénaire de la fable a deux maîtresses : l'un dans la fleur de ses vingt-cinq ans, et l'autre en train de grisonner. Le choix n'est pas douteux, et cependant la comtesse hésite entre le petit Lucien et M. le baron. Femme sensible et beauté que son acte de naissance effarouche, elle veut être aimée pour soi-même ; or à quel signe reconnaître l'homme loyal qui doit remplacer M. Petrowski ? En pareil cas, les femmes usent jusqu'à l'abus de toutes sortes de moyens détournés et insidieux, qui ne réussissent le plus souvent qu'à les induire en erreur ; mais le hasard fournit à la nôtre le moyen d'expérimentation que voici : la comtesse dispose en toute propriété — c'est une Polonaise très-influente — d'une place de secrétaire d'ambassade, et ce sera le cadeau de nocce de son mari. Aveugle comme tous les amoureux, le jeune homme ne vise qu'à la place pour avoir la femme, et le baron qu'à la femme pour obtenir l'emploi. L'ambitieux a beau cacher son vilain jeu, la comtesse l'a deviné tout de suite ; quant au secret de Lucien, il est de ceux qu'une jeune fille, et à plus forte raison une veuve, lit tout de suite dans les yeux de son amant. Tant il y a, que Lucien se marie et que le baron est fait secrétaire d'ambassade, et ce n'est peut-être pas le plus mal partagé. Car enfin, sans parler de l'embonpoint et de la maturité de la mariée, elle est un peu trop plâtrée et un peu trop précieuse pour le jeune homme, et certainement il aurait mieux fait de ne pas épouser Célémène. Laissez passer ces premiers beaux jours, et le jeune couple pourra vous jouer une autre comédie qui cette fois sera un drame. La pièce ne manque pas de grâce, mais la façon en est tendue et apprêtée comme la situation. L'auteur, M. Monnier, est jeune, il a réussi ; c'est un encouragement donné à une espérance.

Le théâtre des Variétés, que ses ours finiront par étouffer, nous initie à un certain *système conjugal* à l'usage des maris qui ont le tort de ne pas croire à la vertu de leurs femmes. Quand ce bon M. d'Herbelin s'aperçoit que quelque quidam rôde autour de Madame, il s'empresse de lui susciter un concurrent. *Similia similibus* ; il met aux prises les deux semblables pour s'en débarrasser : tel est son système homœopatico-conjugal. Mais, pendant que les ennemis de son repos se livrent bataille, survient un troisième larron. Heureusement que M<sup>me</sup> d'Herbelin est une vertu coriace à l'épreuve de la dent de tous les loups. C'est M<sup>me</sup> Ozy qui joue ce rôle de résistance, à côté de l'excellent Numa, que le sien agite beaucoup, mais comme c'est la pièce qui le mène, l'attelage n'ira pas bien loin.

Maintenant, salut aux *Folies nouvelles*, un théâtre qui l'autre jour encore s'appelait les *Folies concertantes*, et qui n'a fait que changer de toilette et de répertoire. Est-ce qu'un spectacle, du moment qu'il est ouvert au boulevard du Temple, ne le sera pas toujours ? Il en est de lui comme des immortels : on les enterre de temps en temps, mais ils ne meurent jamais. Il s'agit donc d'une bonbonnière peinte comme un décor d'opéra par la main de Thierry et de Cambon, pleine de lumière et de féerie, aux stalles confortables, où la fantaisie vient d'installer son monde pour l'éternité.

L'ouverture a été inaugurée par un joli prologue en vers, dû à la plume de colibri de M. de Banville :

Elite du monde élégant,  
Qui fuit le boulevard de Gand,  
O troupe élue,  
Pour nous suivre sur ce tréteau  
Où plane l'esprit de Watteau,  
Je te salue !  
Te voilà, nous pouvons encor  
Te dévider tout le fil d'or  
De la bobine.  
En un rêve matériel  
Nous te montrerons Ariel  
Et Colombine.  
Dans notre port aérien  
S'agit un monde qui n'a rien  
De très-morose,  
Bouffons que l'amour, par son jeu,  
Vêt de satin rayé, feu,  
Bleu-ciel et rose.

Comment ne pas aider de toutes ses sympathies un théâtre qui veut nous rendre et qui, dès cette première soirée, nous a rendu la pantomime, l'arlequinade, les aventures de Pierrot, et tous les autres joyeux masques de la comédie italienne ? La pièce nouvelle, *L'Hôtelier de Gaultier-Garville*, est un éclat de rire digne de l'ancien répertoire, et l'honneur en revient au Pierrot de l'endroit, Paul Legrand, l'émule et le successeur de Deburau. L'illustre mime ne portait pas d'une manière plus divertissante la casaque et la farine, et ne lançait guère avec un aplomb plus comique le fameux coup de pied si apprécié par les connaisseurs. Et puis la musique de M. Hervé, les chansons de M. Joseph Kelm, sans oublier la danse et les ballets de M<sup>me</sup> Berthe et Lebreton, deux sylphides qui, pour parler comme la fantaisie dans les vers de M. de Banville,

N'ont rien de terrestre  
Dansant au fond de mon jardin,  
Parmi les fleurs, quand Bernardin  
Conduit l'orchestre.

Il y a donc eu un succès brillant et mérité par tout le monde, y compris les directeurs, MM. Altaroché et Huart, deux hommes d'esprit qui sont très-capables de s'enrichir dans une profession qui en a ruiné tant d'autres.

Un mot sur la Saint-Hubert, cette fête antique des



chasseurs, qui se célèbrent le 1<sup>er</sup> novembre à Saint-Hubert (Belgique), et à laquelle s'empres- sent d'accourir des chasseurs de tous les pays. La messe dite dans la vieille chapelle du château, le prêtre vient donner, à la porte de l'église, la bénédiction aux seigneurs châtelains en grand costume, aux dames en toilette de Diane chasseresse, aux piqueurs, à toute la haute et petite vénerie, et puis les fanfares sonnent, les molosses s'élancent, tout s'empresse, tout part, c'est un imposant et charmant tableau à la Vandermeulen.

A deux lieues de là on voit encore le vieux château de Mirwart, qui fut habité par Guillaume de Lamark, ce fameux Sanglier des Ardennes, qui a défrayé le roman encore plus que l'histoire. La gloire guerrière de ce Guillaume, le meurtrier de l'évêque de Liège, se perpétue dans de valeureux enfants que Brantôme a mis dans ses panégyriques. — Race de chasseurs, le nom des Lamarek fut honoré par eux comme le nom du saint patron lui-même,



Théâtre des Folies-Nouvelles. — L'HÔTELLERIE DE GAUTIER GARGUILLE. — Pantomime, scène dernière.

Garguille, M. Delaquis; M<sup>lle</sup> Garguille, M<sup>lle</sup> Sen; Turlupin, M. P. Legrand; Polichinelle, M. Charltonn; Matamore, M. Laurent; le Corregidor, M. Cossard.

et chaque année, à cette époque, leur grand banquet avait lieu dans ce château de Mirwart, aujourd'hui la propriété de M. le baron d'Hoogworst. Notons ici, pour ceux qui pourraient l'avoir oublié, que le pèlerinage à Saint-Hubert remonte aux premiers Carlovingiens, puisque Louis le Débonnaire y conduisait sa cour. Dès cette époque la mémoire du saint, mort depuis un siècle à peine et pas encore canonisé, était en grande vénération dans le pays. Fils du duc d'Aquitaine, Hubert, simple chasseur avant d'être un des élus de la liturgie, passait dans le pays pour un sorcier possédant le don des miracles; et, comme il guérissait de la rage, les chasseurs en firent leur patron. C'est lui qui convertit les bûcherons des Ardennes après sa propre conversion, que l'on attribue à cette circonstance assez peu miraculeuse : il venait de tuer un cerf, lorsqu'au moment de lui couper la tête, Hubert lui trouva entre la ramure l'image d'un Christ étendu sur sa croix.

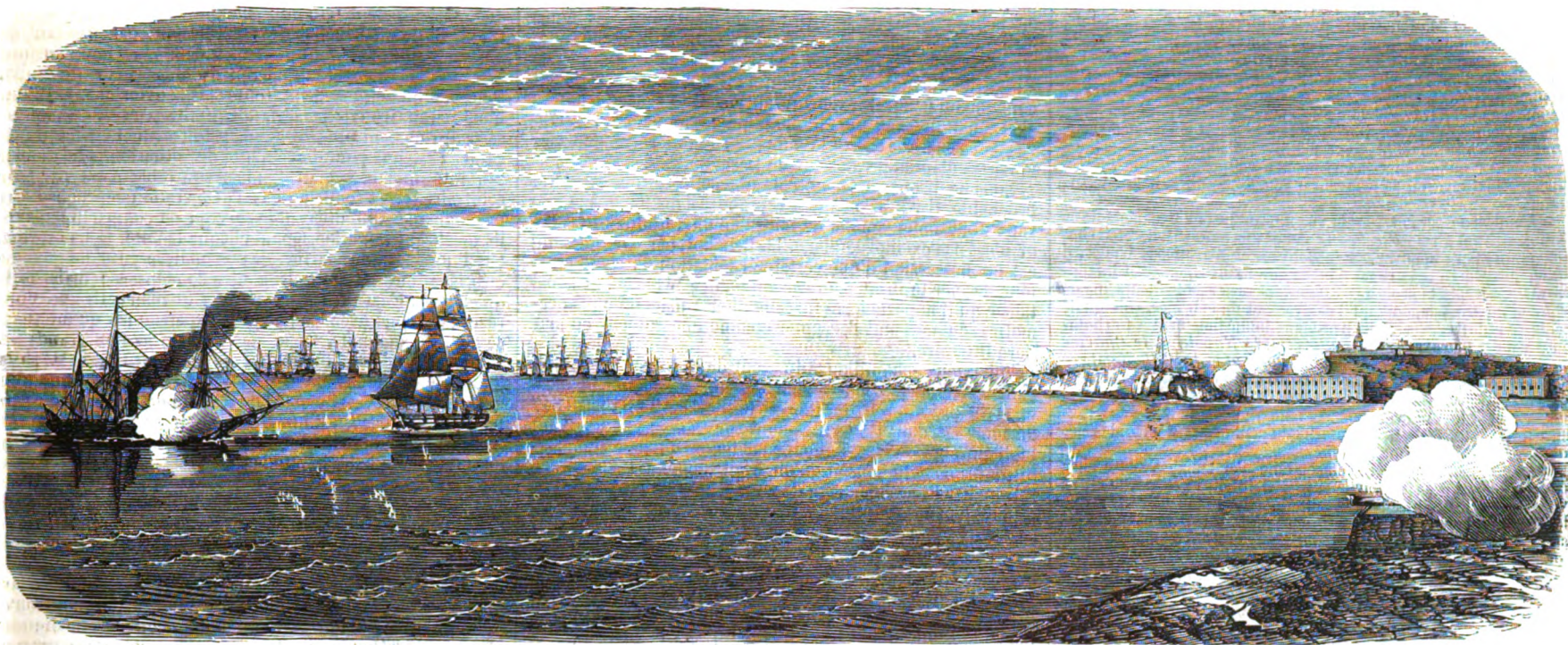
PHILIPPE BUSONI.



La bénédiction des chasseurs et des chiens, à l'église de Saint-Hubert, en Belgique, le 1<sup>er</sup> novembre, jour de la saint Hubert.



## Sébastopol.



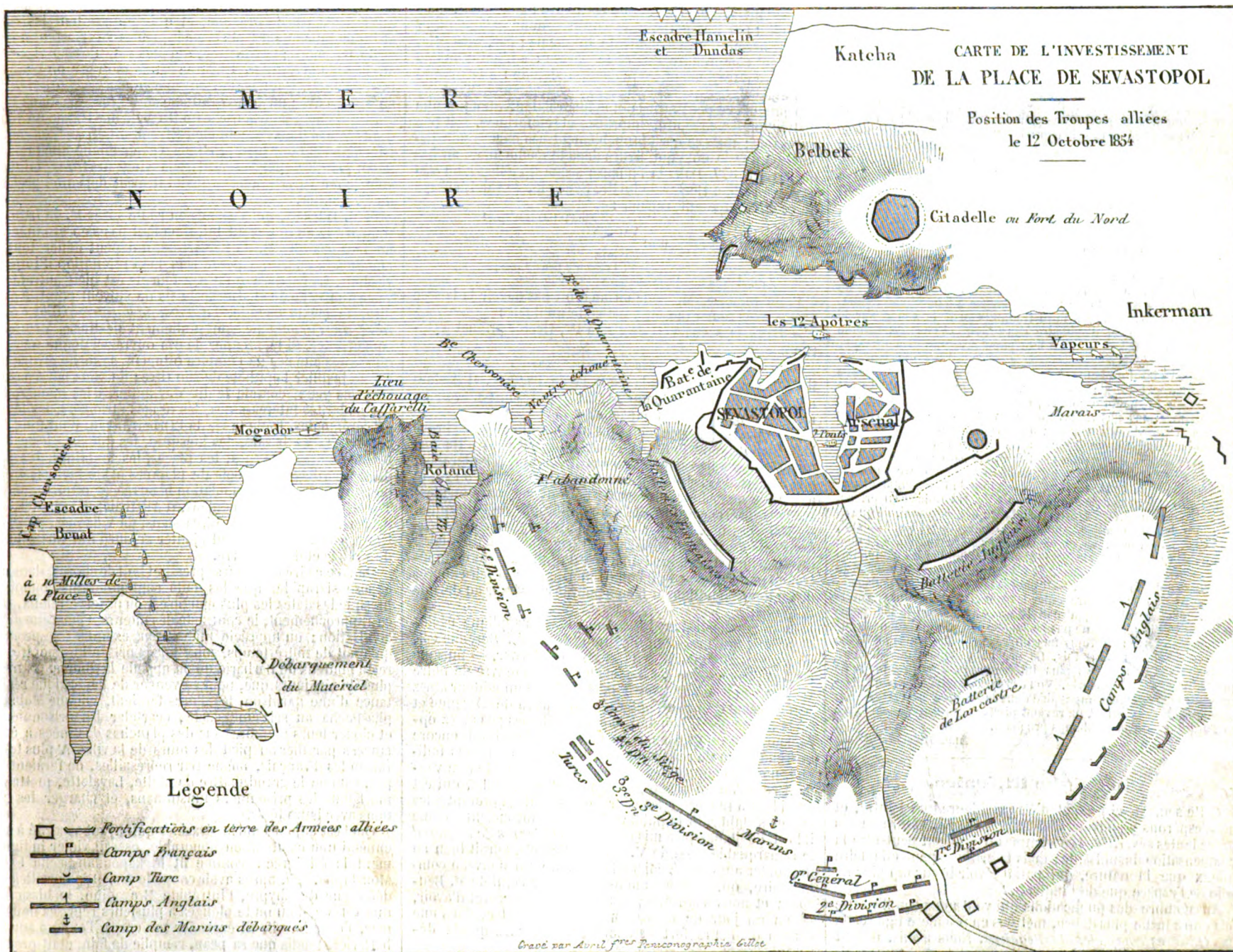
Les forts Constantin et de la Quarantaine, à Sébastopol, canonnant un navire autrichien en dérive.

« Au moment où nous mettons sous presse, la ville de Sébastopol doit être tombée au pouvoir de nos armées, et nous allons sans doute recevoir pour notre prochain numéro, avec le récit de cette nouvelle victoire, la représentation pittoresque des circonstances qui ont accompagné cette entreprise héroïque. En attendant ces communications désirées, nous publions, d'après les dessins de notre correspondant, M. A. Dulong, le plan de l'attaque et un

épisode dont la presse s'est occupée pour rendre hommage à l'intrépidité de nos marins.

« Katcha, le 11 octobre.  
« ..... Notre *Montebello* n'a pas encore donné d'une manière sérieuse; mais il vient cependant d'appuyer son pavillon; vous allez en juger. Ce matin, notre digne amiral, qui est toujours en mouvement, et qui a l'œil à tout, remarque de sa dunette un trois-mâts autrichien, parti du mouillage de la Katcha, entraîné par le courant vers les forts de Sébastopol; en un instant, tous les yeux le suivent de notre bord.....

« A onze heures un quart, les batteries russes ouvrent le feu contre ce malheureux *ship*, qui est aussitôt abandonné par son équipage. A ce moment, nous voyons la corvette à vapeur anglaise le *Firebrand* se diriger vers ce navire abandonné, avec l'intention marquée de le prendre à la remorque. Immédiatement notre amiral ordonne au *Mogador*, qui avait conservé ses feux au fond des fourneaux, de les pousser et d'appareiller aussitôt qu'il aura de la pression, afin de soutenir notre ami le *Firebrand*. Mais, avant que cet ordre pût être exécuté, le *Firebrand* avait renoncé à son entreprise, et s'éloignait en échangeant quelques coups de canon avec



D'après les dessins de M. Dulong.



les batteries. Le navire autrichien, abandonné à lui-même, s'approchait donc de plus en plus de l'entrée de Sébastopol, et les forts faisaient un feu continu sur lui. Ce feu, du reste, était si mal dirigé qu'un seul boulet, nous l'avons vu plus tard, a pénétré dans le bord, un peu au-dessus de la flottaison. Un obus d'un très-beau calibre, après avoir brisé la claire-voie, est venu frapper le long du pavois, qu'il n'a pas traversé, et est resté sur le pont sans éclater; un autre boulet a traversé la guibre, et trois ont atteint la voilure; bref, ce pauvre navire, qui n'en pouvait mais, a été canonné pendant une heure et demie sans éprouver d'autres avaries, et est venu enfin s'échouer miraculeusement, avec une très-petite vitesse, sous les maisons qui se trouvent à l'angle est de la baie Chersonnèse.

« L'amiral ne perdait pas de vue un seul des mouvements de ce bâtiment. Tant que le *Firebrand* s'était mis en avant, il s'était contenté de le faire appuyer par le *Roland*, et n'avait pas bougé; il observait. Mais à cet instant il jugea que l'Autrichien allait infailliblement devenir la proie des Russes, et rester entre leurs mains comme un trophée, soit qu'il essayassent de le brûler, soit qu'ils tentassent de l'enlever. Alors il ordonna immédiatement à 150 hommes armés, fournis par le *Montebello*, le *Napoleon*, le *Charlemagne*, le *Jean-Bart*, l'*Alger*, le *Bayard* et la *Ville-de-Marseille*, de se rendre sur les lieux, sous le commandement de notre camarade Giovannetti, lieutenant de vaisseau, attaché à l'état-major de l'amiral, et officier d'une grande vigueur, je puis vous l'assurer; avec Giovannetti, on détacha un petit aspirant plein de zèle, d'activité: M. de Labourdonnais.

« L'amiral en personne, avec son chef d'état-major, notre cher commandant Julien Lagravère, précédait notre petite troupe, et voulait reconnaître lui-même la situation dans laquelle se trouvait le navire échoué à très-petite distance de la côte; il se rendit ensuite auprès du général Faure, pour s'entendre avec lui sur l'appui qu'il pourrait au besoin recevoir de la 4<sup>e</sup> division. Puis il prescrivit à M. le commandant la Roncière, du *Roland*, de se tenir prêt à soutenir notre détachement. (Vous savez que le *Roland* est toujours prêt à tout.) En même temps les ruines du fort génois furent occupées par nos marins et par une compagnie de chasseurs de Vincennes.

« Tous ces préparatifs se firent en moins de temps que je ne mets à vous le raconter, et nos hommes n'avaient pas seulement l'air de prendre connaissance de la musique des Moscovites, qui ne cessaient cependant d'envoyer une pluie de boulets et d'obus. Toutes les mesures ainsi prises, sur un signe de l'amiral, cinq de nos braves marins se jetèrent à la nage et réussirent à amener une yole, au moyen de laquelle on se rendit à bord du navire échoué; on le trouva rempli de foin. Sans le décharger, on travailla immédiatement à le remettre à flot, et cette opération fut promptement accomplie.

« L'amiral a été content du zèle et de la vigueur déployés par les officiers et les marins du détachement. Leur travail n'a jamais été interrompu, quoique les bombes éclataient tout près d'eux. Personne d'ailleurs n'a été atteint. Nous avons du reste remarqué que, depuis que l'on tire sur la baie Chersonnèse, ni bombe ni boulet n'a pu atteindre le lieu désigné pour l'établissement de la nouvelle batterie affectée à la marine. Tous les projectiles le dépassent et tombent dans la baie de sable qui est derrière les maisons. Je crois que cela tient à l'inclinaison du terrain.

Nous complétons ce récit par un extrait de la lettre de M. Dulong :

« A bord du *Roland*, 12 septembre 1854.

« . . . . . Nous venons d'avoir un spectacle assez curieux, qui a été une heureuse diversion pour les travailleurs, le feu ayant cessé pendant trois heures de leur côté. Vers une heure après midi, nous avons aperçu un navire sous toutes voiles faisant de vains efforts pour venir prendre le large, le courant le portant sur les forts. Cette manœuvre excita les forts, qui lui lancent une grêle de boulets; l'équipage du navire se jette dans une embarcation et gagne le large; le navire continue sa route vers la ville; une frégate anglaise veut aller le prendre à la remorque, mais elle a peu le pression et reçoit quatre boulets à bord. Elle y renonce après avoir envoyé sept à huit coups aux forts qui continuent à faire feu de toutes pièces.

Enfin le navire (pavillon autrichien) est venu s'échouer dans une petite baie voisine de notre poste. Je l'ai désigné sur le plan (navire échoué). Ce qui a le plus inquiété l'ennemi, depuis l'affaire de l'Alma, après l'assaut donné aux montagnes qui dominent l'Alma, c'est de voir nos troupes faire tranquillement la soupe sur le champ de bataille, et d'entendre causer, rire et chanter, comme on aurait pu le faire dans une fête populaire. Les cris de notre camp contrastaient singulièrement avec le silence du leur. — Nous avons à bord un jeune Polonais compromis dans les affaires de la Hongrie, et qui, depuis ce jour, sert en qualité de soldat dans l'armée. Au moment du combat, étant envoyé en tirailleur, il se laisse tomber dans des vignes lorsqu'il voit les Russes plier, et se relève à la vue de nos troupes; un zouave le couche en joue... Je me rends s'écrie-t-il en français! — Ah! tu te rends... eh bien porte mon sac. Et mon gaillard se fait suivre par ce domestique improvisé. — Autre trait: hier des soldats causaient entre eux dans la tranchée; l'un d'eux disait que les canons le tourmentaient peu et qu'il irait bien près des murs de la ville. Un officier supérieur, qui se trouvait entendre ce propos, lui dit: « Est-ce vrai, ce que tu dis: tu irais, par exemple, compter les canons de tel fort? — Oui, c'est vrai. — Eh bien, va, et viens m'en rendre compte. » Et mon homme de se diriger vers le fort indiqué, alla compter les cinquante-quatre canons qui le composent et revint sans avoir été touché. Je n'en eusse point fait autant. — Telle est la manière dont nous passons notre temps: entendre siffler les boulets et recueillir ces mille propos qui viennent des quatre divisions. La nuit est pénible, parce qu'il faut veiller pour ne pas se laisser surprendre, nous trouvant isolés et avancés. Nous ne comprenons point pourquoi ils ne sont pas déjà venus cent fois. Le prochain départ vous donnera sans doute des nouvelles plus intéressantes, car il est probable que la brèche sera ouverte. Vous croyez en France à une entreprise sur Odessa. C'est impossible dans la position de l'armée ici. La ville prise ou brûlée, on revient prendre les quartiers d'hiver en Turquie jusqu'au printemps prochain.

ALP. DULONG.

### Chronique littéraire.

Cette semaine-ci promet d'être meilleure que l'autre, et nous espérons y pouvoir dédommager la littérature de nos précédentes sévérités. Les victimes trouveront peut-être la compensation insuffisante; mais la critique peut-elle faire mieux que la nature, qui paraît avoir beaucoup plus de soin de l'espèce que de l'individu?

Au nombre des publications qui vont nous rendre cette fois notre tâche plus douce, mettons en première ligne celle des *Oeuvres complètes de Regnard*. Nous avons, il faut l'avouer, un faible pour les œuvres complètes, — nous n'aimons pas qu'on nous fasse notre part. — En tous cas, Regnard est bien digne de cet honneur, et son théâtre italien

n'est pas intéressant seulement au point de vue de l'histoire de l'art. L'édition que nous avons sous les yeux justifie les promesses de son titre en donnant, outre les notes de feu M. Beuchot et les recherches de Belfaria sur les époques de la naissance et de la mort du poète, un essai de M. Alfred Michiels sur le talent de Regnard et sur le talent comique en général, avec un tableau des formes comiques et dramatiques, et une bibliographie complète des ouvrages concernant le rire et le comique: le tout, orné de treize gravures d'après les dessins de Desenne.

Nous ne disons pas pour cela que cette édition soit irréprochable. Il y a beaucoup à reprendre dans les divers travaux dont nous venons de faire l'énumération, et tout cet or n'est pas exempt d'alliage. M. Beuchot, par exemple, qui est en possession d'une certaine réputation de commentateur, la mérite jusqu'à un certain point par le soin et la patience qu'il apporte à ses investigations; mais on nous permettra de ne point l'accepter comme une autorité en matière littéraire.

Voici deux échantillons du goût de ce M. Beuchot, qui, dans certains journaux pourtant fort recommandables, nous est présenté comme une sorte d'oracle: à la page 517 du tome 1<sup>er</sup>, dans l'Avertissement sur *Démocrite*, le savant bibliographe, — c'est le nom sous lequel on le désigne, — dit, à propos du conseil qu'on avait donné à Regnard de retrancher le premier acte de sa pièce, pour conserver l'unité de lieu: « L'unité de lieu ne blesse ouvertement les règles que lorsqu'une partie de l'action se passe à une distance très-éloignée de l'autre; cette unité est subordonnée à celle du temps, et toutes les deux ont pour fondement la vraisemblance. On ne peut donc dire que l'unité soit violée, lorsque l'endroit où commence l'action est à si peu de distance de celui où elle finit, que cette distance puisse être franchie dans un espace de quelques heures, parce qu'alors il n'y a rien qui choque la vraisemblance. » Nous ne ferons pas l'injure à nos lecteurs de discuter ici la question des unités; le théâtre est émancipé, Dieu merci, et ce n'est plus que dans les commentaires de M. Beuchot que l'exercice de la liberté est traité de licence. S'il a raison de dire que l'unité de lieu est subordonnée à l'unité de temps, il a tort d'ajouter que toutes les deux ont pour fondement la vraisemblance. C'est en vain qu'on a voulu rogner les ailes de l'imagination; comme l'étincelle électrique, elle dispose du temps et de l'espace. On lui niait le mouvement: elle a marché, elle a volé; la question est depuis longtemps vidée en pratique comme en théorie. Aussi n'est-ce pas la théorie surannée de M. Beuchot qui nous occupe autant que la manière dont il l'exprime. Elle est neuve assurément, mais elle n'est pas très-nette, et le savant commentateur aurait grand besoin d'être commenté lui-même; car, sans cela, comment comprendre que cette phrase: « L'unité de lieu ne blesse ouvertement les règles... » signifie: « Les règles de l'unité de lieu ne sont blessées ouvertement... » ?

Toutefois ce peut être là une distraction, quoique une distraction de ce genre, imprimée et réimprimée, soit peu excusable; mais ce n'est probablement pas encore une distraction que la note qui figure dans le même tome, au bas de la page 377. Dans la fameuse scène du *Joueur* où Valère demande à Hector de lui lire Sénèque, le valet, effrayé de ce nom imposant, répond:

Que je lise Sénèque!

VALÈRE.

Oui, ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Eh! vous n'y pensez pas; Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs.

Cette réponse, M. Beuchot ne croit pas devoir la laisser passer sans remarque, et voici celle qu'il fait:

« Dans la scène VIII de l'acte 1<sup>er</sup>, Hector promet à Géronte

Le mémoire succinct de nos dettes passives;

il l'apporte et le lit dans la scène IV de l'acte 3<sup>e</sup>. Il déclare n'y avoir rien omis. Comment, dit-il à présent, n'avoir jamais lu que dans des almanachs? »

Ne voilà-t-il pas une remarque bien intelligente? Ce brave M. Beuchot prend tout à la lettre. Il ne voit pas qu'Hector, qui est un simple valet et non pas un savant bibliographe, a la naïveté de croire qu'il faut comprendre ce qu'on lit, et a peur de ne pas être en état de faire à son maître une lecture aussi sérieuse que celle d'un philosophe de l'antiquité. — Mais passons. Si nous avons relevé longuement les *distractions* de M. Beuchot, ce n'est pas pour le triste plaisir de chagriner son ombre; mais c'est qu'il importe de montrer au public le peu qu'il faut de mérite pour se faire auprès de lui une réputation, et même pour la conserver au delà de la tombe.

Ce que nous disons du commentaire s'applique également aux gravures dont l'édition est ornée. Desenne est, de temps immémorial, en possession d'orner, — puisque c'est le terme, — de ses dessins les chefs-d'œuvre de notre théâtre. Qu'il se soit trouvé dans l'origine un éditeur assez peu exigeant pour se contenter du crayon de Desenne et de la plume de M. Beuchot, nous ne sommes pas assez optimiste pour en être surpris; mais qu'aujourd'hui encore on renouvelle de pareils outrages au goût, ceci nous indigné, non pas contre l'éditeur, — il fait son métier en vendant ce qu'on lui achète, — mais contre le public, qui est aussi lent à renverser les usurpateurs qu'il est prompt à les laisser s'établir. Si le public n'était pas insouciant comme il l'est, l'éditeur, qui a mis en tête des *Oeuvres de Regnard* le remarquable essai de M. Alfred Michiels, aurait bien su demander aussi à M. Michiels de faire un nouveau commentaire, ou, tout au moins, de revoir celui de M. Beuchot; et nous n'aurions pas aujourd'hui le regret d'avoir, — en un jour de mansuétude, — à signaler, dans une édition d'ailleurs fort estimable, des tâches qui la déparent.

Dans son essai, M. Alfred Michiels nous donne non-seulement une saine appréciation du talent de Regnard, exempte

de cette partialité ou de cette indulgence si commune aux travaux de ce genre, mais encore une analyse philosophique, sérieusement faite, du comique en général. Si les distractions de M. Beuchot ne nous avaient pas pris tant de place, — et nous lui en gardons rancune, — nous aurions essayé de donner ici un aperçu de cette excellente étude. Nous n'en adoptons point toutes les conclusions. L'auteur nous paraît trop affirmatif, lorsqu'il assigne au comique seize formes, ni plus ni moins: huit pour le comique de caractère, huit pour le comique de situation. C'est chose tentante que la symétrie, mais son tableau est par trop arbitraire. C'est tomber dans l'exagération reprochée aux phrénologues, qui divisent le cerveau en compartiments où ils localisent impérieusement chaque faculté. Nous croyons aussi que certaines parties de son analyse auraient gagné à être éclaircies, et surtout à être condensées; mais, telle qu'elle est, c'est un travail curieux et instructif que nous recommandons avec confiance aux personnes qu'intéresse ce genre d'anatomie.

Quant à Regnard lui-même, — car, ayant parlé de tout le monde à propos de ses œuvres, nous lui devons bien quelques lignes, — Regnard ne nous semble pas devoir être maintenu au rang qu'une opinion banale lui attribue. Au risque de troubler la quiétude des gens qui n'aiment point qu'on dérange leurs habitudes, nous devons protester contre la phrase stéréotypée qui fait de Regnard le second de nos poètes comiques. Sans entrer ici dans le détail de ses qualités bonnes et mauvaises, qui sont nombreuses, nous lui refusons ce titre glorieux pour deux raisons qui nous semblent péremptoires. La première, c'est que son comique n'a pas une portée assez haute, n'est point assez idéal; que, comme le dit fort bien M. Michiels, on ne trouve point en lui la noble tristesse des grands poètes comiques; la seconde raison, qui est plus décisive encore, c'est que son théâtre est une imitation constante de celui de Molière, lorsqu'il n'en est point un plagiat. Appelez-le, d'accord, le premier des imitateurs de ce grand génie; mais la seconde place, mais la troisième, mais la quatrième appartiennent aux écrivains qui ont le moins donné cette preuve d'impuissance qu'on nomme l'imitation. Ces places, réservez-les à Beaumarchais, à Sedaine, à Marivaux, à quiconque ne s'est fait l'imitateur de personne.

Tandis que M. de Lamartine corrige, — trop lentement au gré du public, — les épreuves du troisième volume de son *Histoire de Turquie*, son éditeur, pour calmer apparemment l'impatience du public, fait paraître un autre ouvrage sur le même pays, la *Turquie pittoresque* de M. W.-A. Duckett, illustrée de vingt gravures sur acier, qui ne sont pas de Desenne, et qui représentent les vues et les monuments les plus remarquables de Constantinople et du Bosphore; et illustrée, qui plus est, d'une préface de M. Théophile Gautier. Illustrée est le mot, car on connaît le style de M. Gautier; on sait que ce n'est pas, quoi qu'il en dise, « avec un bec de plume aride trempé dans une goutte d'encre bourbeuse » qu'il écrit, mais avec un pinceau trempé dans l'arc-en-ciel. Et, soit dit en passant, nous trouvons l'éditeur bien prodigue d'avoir donné une préface de M. Gautier quand il avait déjà vingt gravures, ou d'avoir donné vingt gravures quand il avait déjà une préface de M. Gautier.

Si M. Duckett, qui s'est mis en route après M. de Lamartine, arrive au but avant lui, il ne faut pas s'en étonner; il ne faut pas que M. de Lamartine, qui peut défier tout le monde à la course, y perde rien de sa réputation d'improvisateur. La carrière qu'il a à fournir est bien autrement vaste que celle de M. Duckett; ils ne suivent point, à vrai dire, le même chemin. La *Turquie pittoresque* et l'*Histoire de Turquie* ne sont nullement destinées à se faire concurrence. Si le premier de ces ouvrages donne une esquisse des annales de l'empire ottoman, sa tâche principale est de justifier l'épithète de son titre; de vous faire passer sous les yeux, comme le dit M. Gautier, « les mœurs, les fêtes, les cérémonies, toute la vie de l'Orient, ayant pour fond les mosquées, les bazars, les kiosques, les konaks, les cafés, les cimetières, les rues, les places, les fontaines, les jardins, les villages, les bois de platanes et de cyprès; » et, pour figures, « cette population bigarrée et pittoresque de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, d'Albanais, d'Arnautes, de Syriens, de Bulgares, de Circassiens, de Valaques, de Palikares, » auxquels on peut ajouter aujourd'hui nos soldats de France et d'Angleterre.

Dans ce cadre étroit où se pressent tant de choses, dans cet exposé si rapide, que les faits contemporains coudoient presque les dates les plus éloignées, on observe mieux, par ce rapprochement, le contraste des mœurs, la marche de la civilisation; on apprécie mieux, par exemple, le progrès qu'a fait de notre temps, sous le rapport de l'humanité, ce reste honteux de barbarie qu'on appelle la guerre. Ce n'est plus de nos jours que, pour se venger de l'énergique résistance d'une garnison, les Turcs feraient, comme Moustapha-Pacha au seizième siècle, écarteler les prisonniers, et clouer leurs membres sur des planches destinées à être lancées par mer au pied des murs de la ville. A plus forte raison les Français, même par représailles, ne feraient-ils pas, comme le grand maître de Malte, Lavalette, mettre à mort tous les prisonniers musulmans, et charger les canons avec leurs têtes.

Quel est aujourd'hui le séraskier qui, ayant accordé à son ennemi une capitulation honorable, oserait violer indignement la foi jurée, comme fit le kapoudan-pacha Lala-Moustapha, qui, après avoir coupé le nez et les oreilles du défenseur de Chypre, l'intrépide Bragadino, le hissa sur une vergue, d'où on le plongea à plusieurs reprises dans la mer, l'écorcha vif, fit écarteler son corps, l'exposa sur les batteries, tandis que sa peau, remplie de foin, était promenée dans le camp et dans la ville, puis envoyée à Constantinople avec sa tête, qui fut exposée dans le bague?



Les sultans ne se croient plus obligés, par politique, d'étrangler leurs frères, et M. Gautier vous racontera que le sultan actuel, Abdul-Medjid, a même refusé d'égorger le mouton traditionnel dans la cérémonie d'investiture; et que, si vous rasez les rives du Bosphore en caïque, vous entendrez parfois sortir des fenêtres d'un délicieux palais d'être une phrase des *Paritains* ou de *Don Pasquale*, jouée par le frère d'Abdul-Medjid, à qui autrefois la raison d'Etat aurait passé au cou le cordon des muets.

Tous ces progrès, M. Gautier y applaudit volontiers, mais à une condition cependant, et même à plusieurs conditions: c'est que: 1° les Turcs reprendront leur turban; car la beauté, dit-il, peut très-bien s'allier à l'utilité, et le turban recouvrir une cervelle éclairée aussi bien qu'un chapeau, tout en la préservant mieux du soleil; 2° les femmes ne renonceraient point au voile, qui protège leur blancheur délicate contre un soleil brûlant; 3° les Turcs ne substitueront pas l'usage du vin à celui de l'eau pure, si préférable, dit-il, comme hygiène: toutes choses auxquelles nous ne nous opposons pas pour notre part, si tant est que le turban et le costume qu'il suppose ne soient point incompatibles avec les réformes reconnues nécessaires au salut et à la régénération de la Turquie; si tant est que le vin ne soit pas remplacé par quelque chose de moins sain, tel que l'opium; — car il paraît que, sous une forme ou sous une autre, l'homme a de la peine à se passer d'un stimulant qui l'enlève aux attristées réalités de la vie. Mais il est une quatrième condition à laquelle il nous est plus difficile de souscrire: à savoir, le maintien de la polygamie. Nous ne sommes pas sûr qu'elle vaille mieux « que les adultères et les désordres trop fréquents de nos sociétés monogames; » et, dans tous les cas, nous aurions aimé que M. Gautier, qui a tant d'imagination, ne se fût pas si aisément pour battu, et qu'au lieu de se rejeter dans les bras du passé par mécontentement du présent, il se fût mis en quête d'un expédient qui réservât dans cette grave question, pour l'un comme pour l'autre sexe, les droits de la liberté et de l'égalité, dont nous nous plaignons à le croire aussi jaloux que nous-même.

Mais peut-être avons-nous tort d'associer M. Gautier à nos sentiments, et n'a-t-il d'amour au fond de l'âme que pour le pittoresque.

Quoi qu'il en puisse être de son indifférence en matière universelle, elle ne saurait égaler celle de ce *Bourgeois de Paris* du seizième siècle, dont on vient de publier le journal pour la société de l'histoire de France, d'après un manuscrit inédit de la bibliothèque de la rue Richelieu. M. Gautier a l'enthousiasme du pittoresque; il est passionné, — triste passion, — pour les combats de taureaux; tandis que le bourgeois de M. Lalanne, ce Véron du seizième siècle, ne connaît ni amour ni haine. Il assiste impassible à tout ce qu'il voit, et l'enregistre avec un flegme que les plus grosses énormités ne sauraient ébranler. Ce n'est pas un homme, c'est une statue; c'est le convive de pierre; c'est un miroir; c'est un écho, voilà tout.

Dieu sait pourtant que le règne de François 1<sup>er</sup> fut fertile en émotions de toute sorte, et qu'il y a dans les faits mêmes qu'inscrit cet impassible greffier amplement de quoi triompher de l'apathie la plus rebelle, des atrocités dont le récit ne saurait s'écouter de sang-froid même aujourd'hui.

Nous vous faisons grâce des persécutions religieuses, des biens confisqués, des lèvres fendues, des langues percées, des poings coupés, des gens « battus au cul de la charrette, » traînés sur la claie, pendus, étranglés, brûlés vifs, ou « les membres cassés, mis et liés sur roues pour y achever leur vie tant qu'il y pourroit languir: » ce sont choses auxquelles l'histoire des siècles de foi nous a accoutumés; mais ce qui est fait pour étonner, c'est la manière dont on entend la justice au bon vieux temps. Semblançay a été pendu à Montfaucon. Quoique la postérité l'ait absous, admettons que sa condamnation ait été juste. Que pensez-vous de ceci?

« Item, aussi fut mise prisonnière la veuve du dict feu Jacques de Beaulne (Semblançay), à cause qu'elle s'estoit portée appelante de la mort de son mary. »

« Aussi fut mis prisonnier un nommé maistre Aymery Lopin, advocat de Tours, parce qu'il avoit conseillé à la dicte veuve qu'elle se portast appelant de la mort du dict de Beaulne. »

« Oultre, furent mis prisonniers de par le Roy deux notaires au Chastelet de Paris, l'un nommé Perault, et l'autre nommé Seneschal, qui avoient fait et passé la lettre et appellation faicte par la dicte veuve de Beaulne. »

Mais ce n'est rien encore. La folie elle-même ne mettait pas à l'abri des vengeances impitoyables de la loi.

« (1516) Au dict an, il advint en la ville de Poitiers que un homme fol fit cheoir sur les corporaux sacrez, estant sur l'autel, le précieux sang de Nostre-Seigneur, lorsqu'un prestre chantoit la messe, et fut ce fait après la consécration comme ledict prestre devoit le caïce; et estoit la consécration de vin blanc; dont il advint un beau miracle, car, si tost qu'il fut tombé sur les corporaux sacrez, il devint rouge; et incontinent fut recueilli en grande diligence et révérence par prestres. Et en fut fait reliquaire pour adorer; et fut le malefacteur condamné à estre encloz entre deux murs, sans le faire mourir, à cause qu'il estoit insencé, et fut dit que jamais n'en partirot et mangeroit pain et boiroit eau seulement. »

Et qu'on ne croie pas que ce soit là un cas exceptionnel: le chroniqueur en cite encore un autre, où la folie fut traitée avec moins de clémence.

« Au dict an (1533), es fêtes de Pentecouste, fut bruslée en la ville de Tours une femme veuve d'un nommé Galle, en son vivant demeurant au dict Tours, laquelle fut tousjours estimée femme de bien; éantmoins, fut par une débilitation du cerveau ou autrement, estant mallade au lit, en un héritage sien qu'elle avoit prè de Tande, en recep-

vant Nostre Seigneur, elle le print des mains, et le mit en pièces, disant que c'estoit un crapault, et ne lui cessa ce propos jusqu'à la mort. Ses enfans et parens furent appelans de telle sentence, par laquelle ceste pauvre femme fut ainsy condamnée à telle mort. Mais la cour, voiant qu'elle persévéroit si long temps en son oppiniastreté, confirma icelle sentence. »

En revanche, avec de l'argent on se faisait pardonner bien des choses.

« Au dict an et moys (juillet 1517), y eut à Rome troys cardinaux qui furent accusez d'avoyr voulu empoisonner le pape Léon, assçavoir le cardinal de Seyne (Sienne), le cardinal de Saint-Georges, et le cardinal de Senlis, qui étoit de Genes. Lesquelz le pape fit prendre et mettre en prison, et les eust fait mourir n'eust été qu'ilz se rachepèrent chacun de cent mille ducatz; et, en ce faisant, ilz furent réintégrez en leur premier estat. »

Voilà comme, au bon vieux temps, on respectait la justice: voyons comme on y respectait la propriété. La bourgeoisie, il faut en convenir, a changé depuis cette époque; car c'est sans sourcilier que notre chroniqueur rapporte les faits suivants:

« Au dict an 1532, en esté, le Roy fist une ordonnance qu'il fist passer et emologuer par sa cour de Parlement, qu'il révoquoit et envoïoit en ses mains tout ce que ses prédécesseurs roys avoient donné, le temps passé, à plusieurs seigneurs et autres gens, de toutes les terres et seigneuries, tant par confiscation qu'autrement qui appartenoient à la couronne. »

Il est vrai qu'il ne s'agissait que de faveurs reprises à des courtisans; mais ici il s'agit de droits réels, et c'est la classe marchande qui est lésée.

« (1522) Au dict an, le vendredi vingt uniesme de février, fut cryé à son de trompe, par les quarrefours de Paris, de par le Roy, que toutes personnes, soient marchandz ou autres, qui debvroient aucunes sommes de denyers aux marchandz de Flandres, de Henault, de Braban et d'ailleurs, tenans le party de l'Empereur, que incontinent ilz le vinssent révéler et avancer les dictes sommes au Roy ou à ses commis; et il leur seroit donné la moytié de leur deu, et l'autre moytié ilz payeroient au Roy; et fut ce fait sur peyne de confiscation de la dicte dette... »

La cupidité de la monarchie ne respectait même pas les églises. Le roi très-chrétien aimait mieux, apparemment, justifier son titre en brûlant des hérétiques.

« Au dict an 1522, environ la my-aoust, fut levé et osté par commandement du Roy, le gros treilliz d'argent qui estoit en l'église de Saint-Martin-de-Tours, qui environnoit le corps du dict saint; et lequel treilliz le roy Loys XI<sup>er</sup> avoit fait faire et donné au glorieux Saint-Martin et estoit estimé le dict treilliz environ LX<sup>vi</sup> livres. »

« Et environ troys semaines devant, le Roy envoya aussi quérir troys ou quatre appostres d'or qui estoient en relique en l'église épiscopale, à Laon, en Picardie, dont il y en avoit douze, mais les autres n'estoient que d'argent, parquoy furent delaissez: et ne valloient iceux iij ou iiij appostres que environ quatre mille escuz... »

Quant à la bonne foi du roi chevalier, nous ne citerons pas, comme exemple, sa conduite envers Charles-Quint après sa captivité, elle a été trop souvent flétrie; et, de corsaire à corsaire, ce n'est pas le cas d'être très-exigeant. Le fait qui suit est moins connu, et n'est pas moins concluant:

« Au dict an (1535), le vendredi vingt-quatriesme de septembre, fut pendu et estranglé Jean de Poncher, natif de Tours, général de Languedoc, qui estoit neveu du feu archevesque de Sens et cousin de l'évesque de Paris. Il eust été plus tost appréhendé de justice, n'eust été que le prévost de Paris, de La Barre, le portoit fort; après la mort duquel il fut poursuivi. Mais soy doutant du Roy et du légat qui fut cause de sa mort, il s'enfuit de Paris et s'en alla, ce disoit-on, à Valenciennes, en franchise. Mais au mois de juing ensuivant, il retourna à Paris, parce qu'il fut mandé par le légat de venir à seureté. Et disoit-on que le Roy de Navarre et le grand maistre de France l'avoient assuré de revenir en seureté. Mais néanmoins à son retour il fut prins et mené prisonnier chez un huissier, et après à la Tour quarrée... »

Sur tout cela, le bourgeois de M. Lalanne, nous l'avons dit, ne se permet pas la moindre réflexion. On peut même ajouter qu'il n'en a aucune envie; rien ne l'indigne ni ne l'enthousiasme; rien ne l'émeut. Cette indifférence a, du reste, un grand avantage: elle inspire au lecteur une sécurité complète. L'esprit le plus soupçonneux ne saurait mettre en doute la déposition d'un témoin si impartial, — et qui d'ailleurs paraît bien informé, — et les faits que relate son journal n'en portent que mieux leur enseignement.

LÉON DE WAILLY.

### Un souverain disparu.

Au milieu des préoccupations auxquelles le monde est livré, on ne s'est pas aperçu qu'un changement venait de s'opérer dans les souverainetés de l'Europe, qu'un Etat indépendant, qui avait son pavillon reconnu sur les mers, la seigneurie de Kniphausen enfin, venait de disparaître, absorbée par un Etat voisin, le grand-duché d'Oldenbourg.

Après de longues négociations, le grand-duché d'Oldenbourg vient d'acquiescer de la famille Bentinck cette seigneurie, aujourd'hui peuplée de 3,016 habitants, sur laquelle le grand duc exerçait déjà un droit de suzeraineté dont tout à l'heure nous expliquerons plus longuement la nature. Des traités successivement conclus, les 13 avril et 30 juin 1854, entre les parties intéressées, ont aplani les difficultés qui depuis longues années s'opposaient à la conclusion de cette affaire.

Le peu de bruit qu'a fait à cette époque la disparition de

la famille des comtes de Bentinck de la liste des maisons souveraines d'Allemagne, nous aurait engagé à garder le même silence, si elle ne nous avait révélés en même temps, avec une de ces anomalies dont la Confédération germanique a si longtemps conservé le privilège, quelques faits fort curieux, notamment au point de vue du droit public européen. Nous avons donc cru devoir, au moment où il disparaît de la carte comme Etat indépendant, consacrer quelques lignes à l'histoire de ce petit pays.

Klüber, le savant publiciste, nous apprend que c'était une ancienne seigneurie impériale, située à l'embouchure de la Jahde, dans la mer du Nord, et bornée, du côté de la terre, par la seigneurie de Jever. En 1823, elle avait une population de 2,859 habitants, et une étendue de 0,85 mille carré. La constitution de la seigneurie de Kniphausen eut pour origine un fideicommiss de la famille des comtes d'Oldenbourg, reconnu et sanctionné par des traités avec l'Oldenbourg. Indépendante, comme tous les pays frisons jusqu'au seizième siècle, de l'Empire d'Allemagne, puis reconnaissant, mais seulement d'une manière tacite, sa souveraineté, elle n'obéissait, à proprement parler, ni à l'Empereur ni au chef des cercles, par conséquent ne leur devait ni impôts, ni contingents pour la guerre, soit en hommes, soit en argent, et, dans les interrègnes, n'était point soumise à la juridiction du vicaire impérial. En un mot, elle dépendait de l'Empereur seul, immédiatement et directement, possédait ainsi la plénitude de la souveraineté, et avec elle le droit d'avoir un pavillon reconnu sur les mers et de conférer aux navires le baptême de la nationalité. Plus tard, à Bruxelles, la seigneurie de Kniphausen prêta foi et hommage au duc de Bourgogne, dont elle se considéra comme un fief. En 1797, redevenue souveraine par suite de la dissolution de l'empire germanique, cette petite principauté fut, par le traité de Fontainebleau, du 11 novembre 1807, entre la France et la Hollande, placée sous la souveraineté du roi de Hollande; puis, par un décret du 12 décembre 1810, incorporée à l'arrondissement de Jever, mais toutefois sous la réserve des droits de propriété des comtes de Bentinck. Elle fit alors partie de la 32<sup>e</sup> division militaire. A l'expiration de la domination française, dans l'automne de 1813, le comte Bentinck se trouva jouir de l'indépendance politique la plus complète; mais ce fut pour bien peu de temps, car, le 25 novembre, un général russe, qui passait par là avec son détachement, en prit provisoirement et par erreur possession au nom de l'Empereur, et en confia l'administration au duc voisin d'Oldenbourg. Celui-ci la conserva jusqu'au milieu de l'année 1826, malgré les protestations répétées et les efforts du comte Bentinck, tant au Congrès de Vienne qu'à celui d'Aix-la-Chapelle. Le Congrès de Vienne n'avait rien décidé, et, dans le remaniement qu'il avait fait de l'Allemagne, avait complètement oublié de déclarer quelle serait l'existence politique et l'état juridique de cette principauté. Aussi, au congrès d'Aix-la-Chapelle, les plénipotentiaires, justement embarrassés, prirent-ils un moyen terme qui consistait à ne pas mettre le seigneur de Kniphausen sur le même pied que les princes souverains, mais cependant sans lui imposer aucune des obligations ou aucun des devoirs d'un sujet. Cette situation hybride fut consacrée par un traité qui fut signé le 8 juin 1825 à Berlin, mais, nous devons le dire, sans la coopération de sa famille et des membres intéressés à sa succession, entre le comte Guillaume-Gustave-Frédéric Bentinck et le duc d'Oldenbourg, par l'intermédiaire de la Prusse, de la Russie et ensuite de l'Autriche. Les clauses de ce traité, au sujet duquel le frère du comte Guillaume, le comte Jean-Charles Bentinck et le duc de Saxe-Weimar-Eisenach, firent des réserves expresses, le premier, en faveur de ses droits agnatiques, le second, en faveur des droits des tiers et de ceux qui reposaient sur la constitution fideicommissaire de 1663, furent néanmoins sanctionnées et garanties par la Diète germanique, mais sauf les droits des tiers. Après ce compromis, la seigneurie de Kniphausen devient un Etat particulier sous la protection de la Confédération germanique; elle fait partie des Etats allemands de la Confédération, et, si elle acquitte sa part contributive en hommes et en argent, c'est sous le nom et par l'intermédiaire du duc d'Oldenbourg. De même les lois fondamentales et les décrets de la Diète y ont force et vigueur, comme dans les autres Etats de la Confédération.

La seigneurie de Kniphausen, le comte Bentinck et sa famille relevaient, non du grand-duché, mais du grand-duché d'Oldenbourg; ils lui étaient soumis, mais seulement de la manière que cette forme de dépendance revêtait du temps de l'empereur et de l'empire. Le grand-duché était donc, vis-à-vis du seigneur de Kniphausen, une espèce de suzerain comme il en existait du temps de l'empire d'Allemagne. Comme alors, le comte et sa famille avaient des droits et des privilèges personnels. Il était, sous les réserves que nous venons d'exprimer, le souverain du pays, possédait le droit de justice, le pouvoir législatif, avait un pavillon à lui et des couleurs nationales. Il jugeait également les affaires civiles, mais sa compétence ne dépassait pas la limite de celle des anciens tribunaux impériaux. Pour les affaires privées entre le comte et les membres de sa famille, et en cas de plaintes de la part des sujets de la seigneurie de Kniphausen contre le comte ou contre les autorités qu'il avait instituées, c'était le tribunal supérieur d'appel, siégeant à Oldenbourg, qui était compétent et jugeait souverainement; mais ses arrêts ne pouvaient recevoir d'exécution qu'autant qu'ils avaient été promulgués par le tribunal de Kniphausen.

Tel était l'état des choses avant les traités des 13 avril et 30 juin. Ainsi, au milieu du dix-neuvième siècle, en 1854, il y avait encore en Allemagne un pays, de peu d'étendue à la vérité, mais dans lequel on ne retrouvait pas moins encore en vigueur tous les rapports politiques qui existaient lorsqu'il y avait encore un empire germanique, disparu il y a bientôt soixante ans.

P. A. DE LA NOURAIS.



## Campagnes de l'armée piémontaise en Lombardie, en 1848 et 1849.

Personne n'a oublié le vif intérêt et la chaleureuse sympathie qu'excitèrent en France les opérations militaires de l'armée piémontaise en Italie pendant les années 1848 et 1849, opérations aussi remarquables par les incontestables succès qui accompagnèrent d'abord ses armes, que par les nombreuses victoires remportées sur les Autrichiens, pour aboutir cependant au funeste revers de Novare.

De pareils faits d'armes honoraient trop les soldats qui les ont accomplis pour que le gouvernement sarde ne considérât pas comme un devoir d'en recueillir et d'en conserver les glorieux souvenirs par une de ces publications populaires dont une nation a le droit de s'enorgueillir, mais dont l'exécution, abandonnée à l'art seul, fût devenue presque impossible, si M. le comte Stanislas Grimaldi n'eût consenti à consacrer à cette haute mission le talent inné qu'il possède, de retracer avec succès les sujets militaires.

Officier de la cavalerie piémontaise, et ayant en cette qualité pris, avec son régiment, une part des plus actives et des plus brillantes à toutes les actions de cette guerre, M. le comte Grimaldi avait exécuté, d'après nature, une foule de croquis, qu'il n'eut plus qu'à coordonner pour représenter l'histoire fidèle et complète des fastes généraux et particuliers de la double campagne à laquelle il avait assisté.

Pour l'exécution lithographique de ses compositions, M. le comte Grimaldi a dû recourir au talent des artistes

français, dont le sentiment militaire était seul capable de comprendre et de reproduire les qualités de mouvement et d'énergie qui sont le cachet distinctif de ses dessins originaux; nommer comme les collaborateurs qu'il a cru devoir s'adjoindre MM. Bayot, Bour, Jules David et Gaildrau, c'est indiquer suffisamment le soin, l'habileté, l'élégance et la finesse de crayon qui font de chacune des planches de cette publication une œuvre répondant au but à la fois militaire et artistique que se proposait le gouvernement sarde, et qui lui vaudra la reconnaissance d'une armée à la bravoure de laquelle justice est rendue, même par ses anciens ennemis.

Pour donner une idée du talent souple et varié de M. le comte Grimaldi, nous avons choisi, parmi les 34 planches qui composent son œuvre nationale, trois sujets empruntés, le premier à l'une des plus importantes actions de la campagne, et les deux autres à des traits de courage individuel; nous joignons à ces réductions les légendes qui les expliquent.

## Attaque de Staffalo.

« Le 24 juillet 1848, Victor-Emmanuel, alors duc de Savoie, se trouvant à Staffalo à la tête de sa division, attaque les positions de Monte-Croce et Custozza; l'artillerie autrichienne, placée sur les hauteurs, fait d'abord essuyer aux troupes sardes des pertes considérables; mais le duc, s'élançant à la tête de sa division, entraîne à sa suite les brigades des Gardes et de Coni. Animés par l'exemple de leur prince, les soldats gravissent au pas de course ces positions difficiles, attaquent les Autrichiens à la baïonnette, et les obligent bientôt à leur abandonner ces importantes positions, avec bon nombre de prisonniers. »



Le capitaine Garucci au combat de Somma-Campagna.

(D'après les dessins de M. le comte S. Grimaldi.)



Attaque de Staffalo par le duc de Savoie.

## Le capitaine Garucci au combat de Somma-Campagna.

« Au combat de Somma-Campagna une compagnie de chasseurs aux gardes, commandée par le capitaine Garrucci, pressait vivement l'ennemi, qui, refoulé de toutes parts, se barricade dans un enclos entouré de hautes murailles. Le capitaine, voyant la difficulté de l'en déloger, monte alors sur les épaules de deux soldats, et fait feu par dessus le mur avec les armes toutes chargées que lui passent ses hommes. Tandis qu'il attire ainsi sur un seul point l'attention des Autrichiens, les sapeurs ouvrent plus loin, dans le mur, une brèche, par laquelle le brave capitaine s'élance à la tête de sa petite troupe; quoique blessé au front, il se bat au premier rang; enfin, un coup de baïonnette le met hors de combat; mais, grâce à son courageux exemple, la position est

enlevée, et plus de 200 Autrichiens sont faits prisonniers. »

## Les artilleurs Barrot et Saunier, à Rivoli.

« Les troupes piémontaises, obligées de courir à la défense de Rivoli, qui venait d'être attaqué, sont forcées d'abandonner deux pièces de quatre sur les bords de l'Adige; deux artilleurs savoyards, Barrot et Saunier, demandent et obtiennent la permission d'aller les reprendre, ce qu'ils parviennent à exécuter avec succès sous une grêle de balles. »

La maison Goupil est seule dépositaire, à Paris, de l'histoire des campagnes de l'armée piémontaise en Lombardie.

G. F.



Les artilleurs Barrot et Saunier à Rivoli.



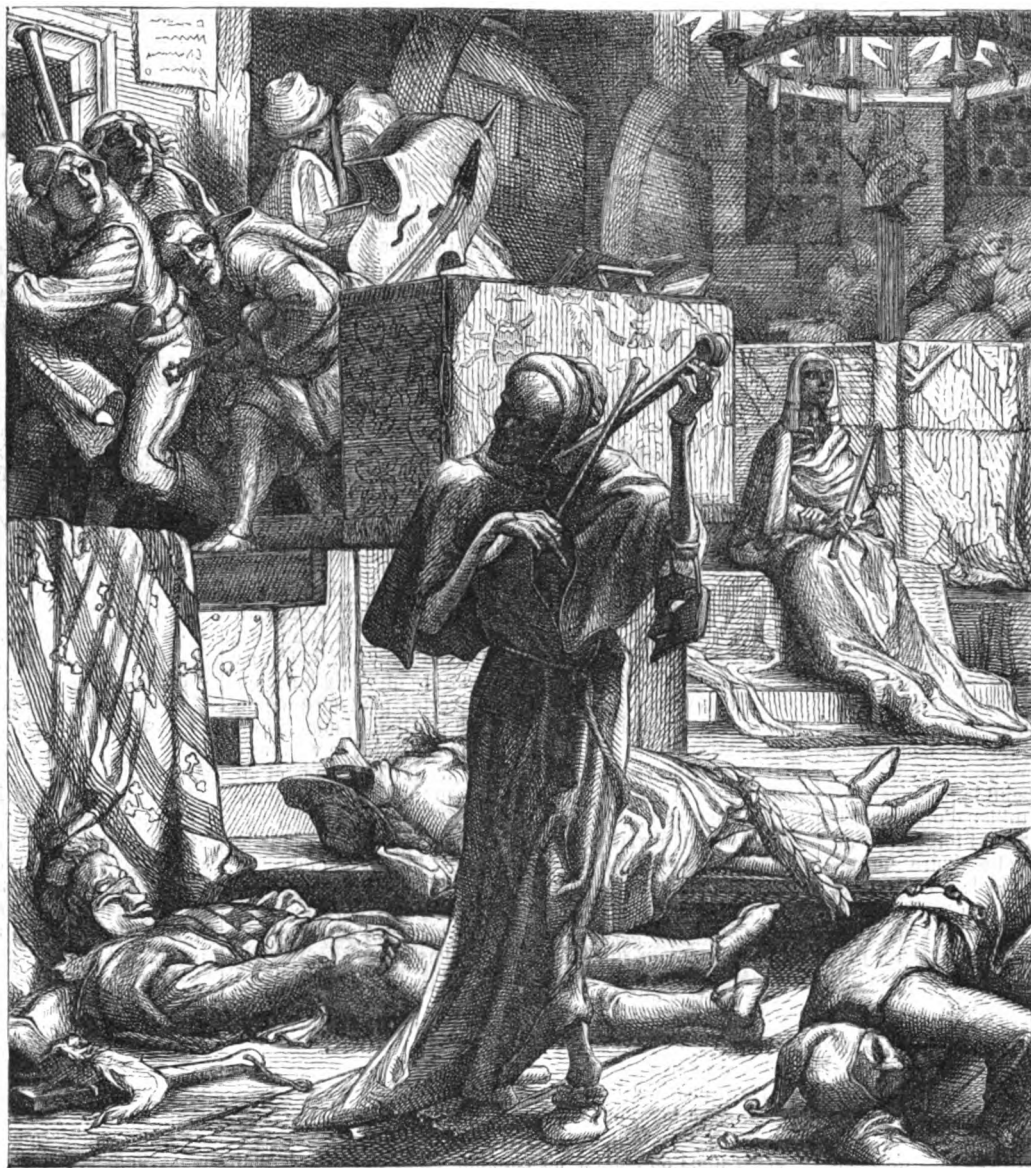
## Deux compositions d'Alfred Rethel.

Il y a dans l'art allemand un idéalisme qui ne nous déplaît point. Ce n'est pas que nous pensions absolument que la peinture puisse et doive poursuivre une métaphysique aventureuse. Mais, à côté de l'abstraction pure, il est un ordre d'idées simples, dont les éléments sont pris dans la réalité, d'une compréhension facile, et desquelles l'esprit, sans qu'il doive recourir à une induction laborieuse, peut se former une conception générale, même abstraite, au moyen des rapports et des caractères communs qui les font coïncider entre elles. La représentation matérielle de ces idées ne comporte pas une identité rigoureuse, impossible par nature; elle résulte de certaines analogies qui, lorsqu'elles sont d'une convenance parfaite, saisissent aussi sûrement que la ressemblance même, mais qu'il faut interpréter par une méthode inductive, quand les rapports en sont éloignés ou forcés, ou simplement conventionnels, comme dans l'allégorie. L'écueil, pour les peintres idéalistes, consiste donc à rechercher la forme typique, et à tomber dans le vague de la transfiguration allégorique.

Il faut reconnaître que l'école allemande, entre toutes, a tiré un merveilleux parti du mariage de l'idéologie et de la plastique, et nous devons ajouter, à son grand honneur, qu'elle réussit admirablement dans cette sorte d'individualisation de l'idée. C'est là surtout ce qui imprime à ses œuvres une valeur psychologique et ce charme souverain qui naît au contact de la vérité parée de sa seule simplicité. Il n'est pas douteux que, si les procédés techniques de la peinture étaient plus perfectionnés en Allemagne, l'art ne s'y élevât, sous l'influence de l'idéalisme bien compris, à une grande hauteur. Dans son état présent, l'insuffisance des procédés le condamne à une certaine naïveté qui n'est pas toujours sans grâce, mais qui est aussi éloignée des sublimes beautés des grands maîtres qu'une fleur des champs l'est d'une fleur cultivée, le simple du composé.

Nous pourrions citer cependant un grand nombre d'artistes allemands qui ont réussi à combiner dans de satisfaisantes conditions l'idée vivante et une exécution parfaite. Nous nous bornerons à mentionner Alfred Rethel, qui, moins complet peut-être que bien d'autres idéalistes, se distingue de tous par des qualités vraiment originales et une grande vigueur de talent.

Alfred Rethel est né à Aix-la-Chapelle, le 15 mai 1816. Il montra de bonne heure pour le dessin des dispositions extraordinaires, et fut envoyé, encore enfant, à l'école des beaux-arts de Dusseldorf, où il étudia sous le célèbre professeur Schadow, qui reconnut bientôt dans son jeune élève les germes d'un beau talent, et lui prodigua les soins les plus bienveillants. Doué d'un esprit grave et réfléchi, il se sentit irrésistiblement sollicité vers la peinture historique. Dans l'âge même où l'imagination prédomine au préjudice de la vérité, Rethel s'attacha à la réalité sans exclure la poésie; la mâle énergie de son talent le préserva des fades et insipides naïvetés de l'école moderne allemande. Idéaliste au même degré que réaliste, il n'aborde que des sujets complexes; c'est ainsi qu'à son début, à peine échappé de l'école, il conçut le projet de reproduire, dans une suite de tableaux de grande dimension et d'une composition compliquée, des périodes tout entières, intéressantes



La Mort vengeresse.



La Mort bienfaisante.

à un point de vue historique ou scientifique. Cette façon de comprendre la peinture sous la forme d'un cycle dit tout de suite quel hardi idéaliste c'était que le jeune Rethel. Il choisit pour sujet de ses premiers travaux l'*Introduction du christianisme en Allemagne*, et puisa ses inspirations dans l'histoire, sans rien emprunter à la peinture allégorique. Rethel n'exécuta cependant de ce vaste projet que la prédication du missionnaire anglais Winfried, que la légende latine appelle Boniface, dans les forêts de la Germanie. Plusieurs autres compositions, se rattachant au même sujet, ont été en partie esquissées ou projetées, mais n'ont jamais été exécutées.

Rethel n'avait pas encore vingt ans quand il quitta l'école. Il produisit, en même temps que son *Introduction du christianisme*, quelques tableaux de cheval, dont quelques-uns furent reproduits à Dusseldorf. Le *Danien dans la fosse aux lions*, qu'il donna bientôt après, fit promptement oublier ses tableaux de genre; cette œuvre est, quant à la peinture, une des plus irréprochables de Rethel, et figure avec distinction dans la galerie de l'Institut de Städel, à Francfort. Le *Saint Martin partageant son manteau*, qui parut immédiatement après, n'eut pas un égal succès. Rethel se releva par la peinture allégorique de *Némésis poursuivant un meurtrier*. On raconte que ce tableau, ayant été mis en loterie par la Société des beaux-arts de Francfort, échut, par le sort, à un juge prévaricateur, qui devint fou sous l'impression de cette saisissante peinture. Il est probable que c'est un conte imaginé à la louange de l'artiste. Nous devons mentionner encore, parmi les tableaux qu'il composa presque à la sortie de l'école, *Gustave-Adolphe trouvé mort après la bataille de Lutzen*, dont la peinture n'est pas très-remarquable, mais dont le dessin a de la vigueur.

Rethel, averti de son talent par les suffrages qu'il obtenait du public et de la critique, résolut de prendre son art au sérieux. Ses aspirations le tournaient vers l'école de Munich, dans laquelle l'idéalisme compte des disciples illustres. Il quitta Dusseldorf, sous prétexte des dissentiments politiques qui éclatèrent vers cette époque entre les pays de l'Est et les pays situés en deçà du Rhin, et se rendit à Francfort, où il comptait faire son profit des conseils et de l'influence de Philippe Veit. Pendant les premiers temps de son séjour dans cette ville, il exécuta un grand nombre de dessins pour les éditeurs de Dusseldorf. L'Union des Arts de Westphalie ayant décidé de faire orner à ses frais la salle du Conseil d'Aix-la-Chapelle de fresques représentant la vie de Charlemagne, un concours fut ouvert à cet effet. Rethel produisit les meilleures esquisses. Ses cartons contenaient neuf sujets, tous traités avec un grand sentiment de l'histoire et du drame. Quatre tableaux seulement ont été terminés.

La prodigieuse activité de l'artiste s'exerça sur une foule d'autres sujets. Après la *Réconciliation de l'empereur Othon 1<sup>er</sup> avec son frère Henri*, tableau médiocre, qu'il peignit à Francfort, il fit pour la salle impériale de cette ville plusieurs portraits d'empereurs, parmi lesquels on doit citer celui de Charles-Quint comme un chef-d'œuvre. *Saint Pierre redressant un boiteux*, qu'il fit dans le même temps, est un tableau d'une sécheresse ex-



trême, et tout à fait en dehors du genre de l'artiste. Les illustrations qu'il composa pour l'*Histoire universelle* de Rottek ne répondirent pas non plus à l'attente de ses admirateurs.

Rethel passa en Italie, et en rapporta des esquisses pleines d'une affectation du style antique. Il s'égarait en cherchant une voie pour son idéalisme; c'est un malheur qu'on ne saurait trop déplorer, car il avait en lui les qualités d'un grand artiste. Malheureusement, dans ces derniers temps, Rethel a été atteint d'une maladie désespérée, et qui doit le faire considérer comme mort pour un art qu'il devait illustrer.

Nous avons vu combien les commencements de Rethel faisaient présager heureusement de son avenir; si tant de belles espérances ne se sont pas aussi complètement réalisées que ses amis devaient l'attendre, c'est que, sollicité par sa passion pour les compositions crayonnées, il négligea son pinceau. C'est surtout comme dessinateur qu'il faut louer Rethel. Avec le crayon et le fusin, il est constamment puissant, intelligible; son exécution est parfaite tant qu'une affectation du style sévère ne le conduit pas à l'imitation servile des vieilles gravures. Mais, là même où il se trompe dans l'exécution par l'effet d'une aspiration outrée vers le simple et le naturel, sa conception est toujours nette et vigoureusement dramatisée, et c'est bien véritablement que l'on peut dire, selon l'expression d'un critique allemand, que l'esprit de l'humanité s'agit dans ses compositions, remplaçant l'idée vivante par l'action vivante.

Dans la foule des dessins où respirent ses plus précieuses qualités comme artiste idéaliste, les suivants ont produit une impression profonde : *Encore une nouvelle Danse des morts*, qu'il composa à l'occasion de la révolution (1); *la Mort vengeresse* et *la Mort bienfaisante* (2), deux gravures sur bois qui ont eu en Allemagne un succès prodigieux. Nous reproduisons ici pour nos lecteurs ces deux dernières.

Dans *la Mort vengeresse*, Rethel a peint la première invasion du choléra à Paris, en 1831, au milieu d'un bal masqué. La scène est des plus émouvantes. Il est impossible de personnifier le Châtiment mieux que cette figure morne, impassible, qui siège comme sur un tribunal; on dirait de l'implacable Justice des Egyptiens sculptée dans le granit de Silsilis. L'action de la Mort, et l'expression de vengeance satisfaite dont elle accompagne son horrible simulacre, justifient bien l'épouvante qui met en fuite les musiciens et la mascarade. Les victimes qui gisent à ses pieds, dans leurs oripeaux carnavalesques, rappellent la beauté, la jeunesse et la force frappées au milieu d'une coupable profanation de la vie : idéalité profonde ! moralité terrible ! Il n'est pas un seul détail de cette représentation macabre qui ne concoure puissamment à l'effet général : la stupeur devant un châtiment inattendu.

Le second dessin matérialise une idée consolante sous une forme brutale. Il réalise cet adage philosophique : La Mort ne surprend pas le sage. Comme ce fond radié par les feux d'un soleil couchant est heureusement disposé pour rappeler le soir d'un beau jour ! Autour de ce vieillard, quel ordre et quelle décence ! Tout, près de lui, trahit les constantes habitudes de sa vie : la piété, l'étude, la tempérance et la sobriété. Avec quelle résignation il attend la mort ! Il s'abandonne à elle ainsi qu'un voyageur fatigué s'abandonne au sommeil. Après tout, si la mort est un réveil, comme dit Hamlet, il est sans appréhension pour une autre vie. Son âme est préparée à retourner dans le sein de Dieu, comme l'oiseau suspendu au bord de sa fenêtre est prêt à retourner vers les rayons du soleil. Nul indice de douleur ou seulement de tristesse dans cette demeure si calme ! La Mort seule a des regrets et sonne le glas funèbre avec l'expression d'une compassion profonde : elle voit si rarement mourir des sages ! La Mort n'a donc pas le secret de ses ténèbres, puisqu'elle pleure sur cette existence si pure qui va s'évanouir ? Rappelons les paroles de l'Ecclésiaste pour ceux qui pourraient s'affliger avec elle : « Pleurez modérément celui qui n'est plus, car il repose. »

On sent combien l'idéal domine dans les deux compositions que nous venons d'analyser, et comment Rethel entend la réalisation plastique de l'idée. Il n'y a rien d'outré ou qui heurte la vérité, à part le personnage de la Mort, dont il faut accepter la figure. On pourrait supprimer cette personification dans l'une et l'autre composition, sans que le sens de la peinture en fût changé. Il n'en résulterait pas moins de la première une leçon terrible sur les conséquences de la dissipation; de la seconde, un consolant exemple d'une fin vertueuse. Nous disons que c'est là le triomphe de Rethel, d'avoir su rendre la Mort tellement présente, que, même en perdant de vue la figure de cette moissonneuse d'hommes, on retrouve l'idée dans les moindres détails du tableau. La présence réelle de la Mort n'est donc qu'une surérogation sous le rapport de la compréhension, et l'artiste n'a évoqué cette ombre que comme élément de poésie et de drame : preuve sensible de la mesure dans laquelle Rethel joint la poésie à la science, l'imagination à la réalité.

Nous avons analysé les deux puissantes compositions de Rethel, et vous vous apercevez tardivement que nous avons eu tort. Il en est du mérite de ces deux belles conceptions comme des beautés musicales : il est avant tout dans l'impression qu'elles produisent. Quant à la forme de l'exécution, nous ajouterons que ce sont les deux seuls ouvrages de Rethel peut-être où l'ingénuité de l'idée n'ait rien à perdre de la naïveté de la manière.

BARGÉ.

(1) L'illustration a reproduit cette œuvre, formée de six gravures, volume XIII, numéro 335, page 347.

(2) Deux feuilles. Publ. par Ed. Schulte, à Düsseldorf.

## Un second mari.

(Voir le précédent numéro.)

La chambre où fut installé Ducormier avait une porte qui communiquait avec un petit salon d'été, et deux fenêtres donnant sur le parc. Une fois seul chez lui, il alluma un cigare et s'accouda à la fenêtre, pour réfléchir aux événements de la soirée.

— Je ne m'étais jamais trouvé, pensa-t-il, dans une situation pareille. Il y a eu, c'est clair, une petite conspiration pour me retenir ici ce soir; la pendule retardée, le temps perdu en des préparatifs inutiles, tout cela est significatif... Mais pourquoi s'est-on donné cette peine ? Si l'on a voulu se moquer de moi, la mystification n'est pas bien cruelle... Il est certain cependant qu'on a eu quelque projet. J'ai fait la cour à M<sup>me</sup> Foucaut l'hiver dernier, sans succès, je dois l'avouer. Aurait-elle si tôt changé de dispositions à mon égard ? Pourquoi pas ? Les femmes sont bien capricieuses, et puis l'isolement, la solitude... Je ne voudrais pas faire un pas de clerc, et, d'un autre côté, quoi de plus ridicule que de ne pas savoir profiter d'une occasion qui s'offre avec des apparences si encourageantes ?

Ici Ducormier repassa dans sa tête toutes les bonnes fortunes qu'il avait entendues raconter, ou dont il avait lu le récit dans les romans, afin de juger par comparaison de la vraisemblance de ses suppositions.

Pourquoi donc, reprit-il, cette bonne demoiselle anglaise s'acharnait-elle à remplir mon verre ?... Et puis cet éloge de la nuit et de l'audace, Roméo et Juliette, la scène du balcon, ces regards furtifs, ces chuchotements... Je puis bien interpréter tout cela. Qui m'assure qu'il n'y a pas en ce moment quelque fenêtre entr'ouverte, peut-être même une porte entrebâillée avec mystère... Allons, allons, je ne puis partir demain matin d'ici comme un sot; je vais toujours faire une reconnaissance autour de la maison, et au besoin j'aurai le prétexte d'être descendu dans le parc pour fumer un cigare.

Ducormier ouvrit doucement sa porte et entra dans le salon, sur la pointe du pied, le cœur palpitant d'émotion et d'espérance. Mais, pendant qu'à la clarté incertaine de la lune il cherchait à s'orienter pour gagner l'issue que le salon avait sur le parc, il entendit le léger frôlement d'une robe, et une voix qui lui disait tout bas :

— Monsieur, est-ce vous ?

— Oui, répondit Ducormier.

En même temps, sa main tendue en avant rencontra une autre main, et il se sentit saisir le bras.

Il n'avait pas reconnu la voix de M<sup>me</sup> Foucaut, et il ne songeait plus à la dame de compagnie.

— Qui va là ? reprit-il.

— C'est miss Adeline, répondit la voix.

Dieu ! pensa Ducormier, voilà un incident sur lequel je ne comptais pas.

Il lui vint alors une idée atroce. Il craignit d'avoir inspiré une passion subite à la dame de compagnie, ce qui lui donnait l'explication de tous les manèges de la soirée.

— Je vous demande pardon, dit Ducormier; j'étais sorti pour prendre l'air, mais je m'empresse de rentrer dans ma chambre.

— Ah, Monsieur, s'écria miss Adeline d'un ton tragique, quelle idée allez-vous avoir de moi, m'ayant rencontrée ici, à votre porte, au milieu de la nuit !

— Dieu me garde, mademoiselle, d'avoir de mauvaises pensées à l'égard de qui que ce soit ! répondit Ducormier, dont le désappointement se traduisait par une mauvaise humeur des plus prononcées. Mais M<sup>me</sup> Foucaut ayant bien voulu m'instruire des tendances poétiques de votre esprit, je ne m'étonne pas de vous voir choisir pour vos promenades l'heure où les sylphes et les lutins s'ébattent dans la rosée, où le rossignol chante sous le balcon de Juliette.

— Ah ! dit miss Adeline, vos railleries sont impitoyables ! mais si vous saviez la vérité !

Elle va me déclarer son amour au moyen d'une citation de Shakspeare, pensa Ducormier. — Non, dit-il, je ne veux pas la savoir, je ne veux pas approfondir des secrets que la discrétion...

— Si, Monsieur, il est nécessaire maintenant que vous m'entendiez.

— A quoi bon, mademoiselle ?

— Et ma vertu ! dit miss Adeline avec la dignité de la pudeur offensée.

— Votre vertu ? répondit Ducormier; je ne vois pas ce que la vertu...

— Pardonnez-moi; je dois vous expliquer ma présence ici à cette heure. J'ai quitté ma chambre parce que j'avais peur; il m'eût été impossible d'y rester seule plus longtemps.

— Vous aviez peur de quoi ? dit Ducormier.

— Cette maison est bien isolée, reprit la dame de compagnie, et d'une apparence assez riche pour tenter des malfaiteurs; des figures sinistres se montrent quelquefois à la grille du parc; hier on a trouvé des pas d'homme dans une allée du jardin; le jardinier est absent depuis ce matin, et il n'y a ici que des femmes. M<sup>me</sup> Foucaut et moi nous mourons de peur... J'avais eu l'idée de venir passer la nuit sur ce canapé... tout près de votre chambre... pour que, s'il arrivait quelque chose...

Cette déclaration fut un trait de lumière pour Ducormier. — Je comprends, dit-il; c'est moi qui suis la garnison de la place; je fais l'interim du jardinier.

Il s'expliqua alors pourquoi on avait retardé la pendule, afin de lui faire manquer le dernier convoi du chemin de fer, les chuchotements mystérieux des deux femmes, et la persistance de miss Adeline à lui verser à boire. — Elle voulait, pensa-t-il, échauffer son courage pour le mettre en état de faire face aux dangers qui pourraient se présenter. Cette découverte blessa son amour-propre d'autant plus vi-

vement qu'il avait espéré une aventure d'un tout autre genre. Il lui vint aussitôt l'idée de se venger par de justes représailles.

— Il faut convenir, mademoiselle, dit-il après un court silence, pendant lequel il avait combiné le plan de sa vengeance, que M<sup>me</sup> Foucaut et vous, vous avez commis une imprudence bien grande.

— Une imprudence ! dit miss Adeline étonnée; comment l'entendez-vous ?

— Vous ne me connaissez pas, reprit-il.

— En effet, c'est la première fois aujourd'hui que j'ai eu l'honneur de vous voir; mais M<sup>me</sup> Foucaut...

— M<sup>me</sup> Foucaut m'a rencontré cet hiver dans le monde, mais au fond elle ne me connaît pas plus que vous.

— Oh ! Monsieur, dit la demoiselle anglaise d'une voix déjà tremblante, on ne se trompe pas à l'apparence des gens; votre air, vos manières... Un homme du monde se reconrait tout de suite parmi cent autres...

— Le monde est bien mêlé, reprit Ducormier avec un petit ricanement qui glaça d'effroi miss Adeline.

— Ciel ! dit-elle, qui donc êtes-vous ?

— Je suis..., répondit Ducormier, je suis... quelqu'un dont vous avez peut-être servi les desseins à votre insu, en le retenant par ruse dans cette maison. Ma foi, se dit-il, avec une extravagance de cette force, je puis bien risquer une scène de mélodrame.

— Monsieur, reprit miss Adeline, expliquez-vous; que signifient ces paroles mystérieuses ? Vous me faites trembler.

— Vous ne devinez pas ?

— Je n'ose... et cependant il y a des choses si extraordinaires...

— Les pas d'homme imprimés sur le sable du jardin étaient les miens.

— Ah ! nous sommes perdues ! s'écria tragiquement miss Adeline.

— Voyons, reprit Ducormier, ne perdons pas de temps en vaines explications; les nuits sont courtes dans cette saison, et je ne veux pas me laisser surprendre. Comment ! vous n'avez pas tout de suite soupçonné qui je pouvais être ? et cela ne vous a pas donné l'éveil de me rencontrer hors de ma chambre, au milieu de la nuit ? Croyez-vous donc que je sois homme à m'exposer aux rhumes de cerveau pour aller écouter les rossignols à la belle étoile ?

— Monsieur, dit Adeline d'une voix étranglée, il y a quelques bijoux dans la maison, prenez-les, mais ne nous tuez pas. Vous avez valsé cet hiver avec M<sup>me</sup> Foucaut; j'invoque ce souvenir pour nous protéger.

— J'ai des pistolets dans ma poche, répondit Ducormier, mais je ne m'en servirai qu'à la dernière extrémité. Pour le moment, il faut que je vous mette en lieu de sûreté. Vous allez me permettre de vous enfermer dans ma chambre.

— Shoking ! shoking ! fit miss Adeline en se couvrant le visage de ses mains, malgré l'obscurité; dans votre chambre ! ah ! Monsieur, que dirait-on ?

— Eh bien ! là, dans ce bâtiment, dit Ducormier en ouvrant la porte du salon; qu'est-ce que c'est que ce bâtiment à droite au milieu des lilas ?

— C'est le pigeonnier, Monsieur.

— A merveille ! c'est une prison convenable pour une colombe... Vous voyez que je ne manque pas de galanterie pour un homme de mon métier... Entrez, mademoiselle. Il y a un verrou en dehors... bon ! Restez là; si vous faites du bruit, ou si vous tentez de vous échapper, je vous brûle la cervelle.

Ducormier s'étant éloigné, miss Adeline sentit bientôt sa frayeur faire place à une violente colère contre l'homme qui abusait à ce point de l'hospitalité qui lui avait été accordée. Pensant d'ailleurs que ce serait une lâcheté sans excuse de ne pas barrer les habitants de la maison de ce qui se passait, elle barricada sa porte en dedans, et se mit à crier au feu ! et au voleur ! à pleins poumons.

M<sup>me</sup> Foucaut, qui avait déjà entendu du bruit, se leva en toute hâte, passa une robe de chambre et accourut, un bougeoir à la main.

— Qu'est-ce que c'est ? qu'y a-t-il donc ? demanda-t-elle.

— Madame, prenez garde à vous ! la maison est au pouvoir des bandits.

— C'est encore une de vos extravagances; que faites-vous dans ce pigeonnier ?

— On m'y a enfermée, Madame.

— Renfermée ! qui donc ? C'est vous qui serez allée toute seule là-dedans.

— Mais, voyez, le verrou est poussé en dehors.

— C'est juste, dit M<sup>me</sup> Foucaut en ouvrant la porte; mais voilà qui est bien étrange.

Délivrée de sa captivité, miss Adeline raconta ses aventures de la nuit, non sans quelque exagération, et ce récit étonna et effraya beaucoup M<sup>me</sup> Foucaut.

— Un homme qui a valsé avec vous cet hiver ! disait miss Adeline indignée.

— Je n'y comprends rien, répétait la jolie veuve.

— Eh ! madame, je vous le disais bien, répétait miss Adeline, le monde est plein d'aventuriers dont l'existence est un mystère. Ce fameux comte Horace, qui fut pendant deux ans un des lions de la fashion parisienne, qu'était-ce au fond ? le chef d'une troupe de bandits. Il avait toujours une paire de pistolets sur sa table de nuit.

— Mais de quel comte Horace parlez-vous ?

— De celui de M. Alexandre Dumas; un roman des plus dramatiques.

— Vous me ferez perdre la tête avec vos romans. Que faire maintenant ?

Miss Adeline poussa un cri de terreur et se mit en devoir d'escalader les espaliers.

— Eh bien ! où allez-vous ? dit M<sup>me</sup> Foucaut en cherchant à la retenir par sa robe.

— Le voilà qui revient, répondit la dame de compagnie;



il m'avait défendu de donner l'alarme, il me tuerait. Je vais chercher du sec urs.

En parlant ainsi, miss Adeline échappa aux mains de M<sup>me</sup> Foucaut, escalada la crête du mur, et s'élança dans la campagne.

Ducormier parut tout à coup au détour d'une allée, et se trouva en présence de la jolie veuve, qui essayait en vain de dissimuler sa frayeur. Elle fit un effort sur elle-même, et d'une voix qui manquait un peu d'assurance :

— Monsieur, dit-elle, j'attends que vous ayez la complaisance de m'expliquer...

— Madame, répondit Ducormier, j'ai eu une jeunesse orageuse ; la fatale passion du jeu m'a ruiné. N'ayant plus de patrimoine, et me trouvant dans la nécessité de me créer de nouvelles ressources, j'ai suivi de funestes conseils. Vous savez le reste...

— Finissons cette mauvaise plaisanterie, dit M<sup>me</sup> Foucaut.

— Une plaisanterie ! reprit Ducormier ; dites plutôt un rêve pénible. Souvent, la nuit, le souvenir des années innocentes de ma jeunesse revient dans mon esprit troublé, et je me réveille en sursaut, les cheveux hérissés, le visage inondé d'une sueur froide... Mais, quels qu'aient été mes égarements, je puis du moins me rendre cette justice que ma main n'a jamais versé le sang.

Ducormier parlait d'un ton si convaincu, que M<sup>me</sup> Foucaut tremblait de tous ses membres.

— Ces souvenirs innocents dont vous parlez, ne sont pas, reprit-elle, ceux qui cette nuit ont visité votre sommeil.

Ducormier partit d'un éclat de rire.

— Ce jeu vous effraye trop, dit-il, pour le prolonger. Je vous prie d'en agréer mes excuses. J'aurais pu le pousser plus loin et attendre que vous me fissiez un joli sermon pour m'exhorter à changer de vie, mais j'ai voulu seulement prendre ma revanche de la mystification dont j'avais été l'objet.

— Une mystification ! dit M<sup>me</sup> Foucaut, qui avait repris son assurance.

— N'y avait-il pas eu une petite conspiration hier au soir pour me retenir ici cette nuit ? Votre dame de compagnie m'a tout avoué.

— Monsieur, dit M<sup>me</sup> Foucaut, à mon tour je vous fais mes excuses.

— Comme mes amis se seraient moqués de moi, reprit Ducormier, s'ils avaient eu connaissance de cette bonne fortune d'un genre si singulier !

— Je n'en dirai rien, vous non plus. Nous avons un égal intérêt à garder le silence. Voulez-vous me donner le bras pour rentrer au salon ?

Ils rentrèrent et allumèrent les bougies.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup M<sup>me</sup> Foucaut, voici bien un autre embarras auquel je n'avais pas songé : miss Adeline qui est allée chercher du secours et qui arrive à la tête d'une bande de paysans !

— Cette demoiselle est héroïque, dit Ducormier ; je l'avais menacée de lui brûler la cervelle au moindre cri, et la voilà qui court les champs pour aller réveiller la gendarmerie.

— Mais je vais être compromise, Monsieur ; que dirait-on en me trouvant en tête-à-tête avec un homme chez moi, au milieu de la nuit ?

— En effet, je n'y avais pas songé, dit Ducormier ; mais je ne suis pas un homme en cette circonstance : je ne suis qu'un factionnaire préposé par vous-même à la garde de votre maison.

— Ah ! Monsieur, ne plaisantons pas. C'est vous qui m'avez mise dans cet embarras, c'est à vous de m'en tirer.

— Madame, permettez-moi de n'être pas de votre avis. Si je me trouve ici en ce moment, c'est parce que vous avez conspiré contre moi ; je suis une victime.

— Voyons, aidez-moi à trouver une idée.

— J'en ai bien une.

— Dites vite.

— Non ; mon idée serait mal accueillie à présent ; j'attendrai qu'il n'y ait plus d'autre ressource.

— En vérité, dit M<sup>me</sup> Foucaut, vous avez un sang-froid irritant.

— Si je perdais la tête, à quoi cela servirait-il ?

— Ecoutez, reprit M<sup>me</sup> Foucaut, je ne vois qu'un moyen, et il est fort simple.

— A la bonne heure ; j'étais bien sûr que vous finiriez par trouver un expédient, et j'ai voulu vous en laisser la gloire. Parlez, madame.

— Eh bien ! continuez à rester dans le rôle que vous avez si bien joué cette nuit.

— Bon ; après ?

— Vous ne comprenez pas ?

— Pas encore.

— Les gens qui vont arriver dans un instant avec Adeline vous emmènent...

— Comme voleur ?

— Il le faut bien.

— Considérez, Madame, que je n'ai exercé cette profession, cette nuit, qu'un moment, et encore en amateur. En vérité, vous cherchez à me perdre, vous me poussez au crime. Quelle maison est-ce donc que celle-ci ? Je suis tenté d'escalader, moi aussi, les espaliers, à l'exemple de votre dame de compagnie, et d'aller faire ma déclaration à la gendarmerie voisine.

— Mais, Monsieur...

— Non, Madame ; je résisterai à vos perfides conseils.

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords ;  
On n'y peut plus rentrer quand on en est dehors.

D'ailleurs, vous le savez fort bien, il n'y a que le premier pas qui coûte.

— Mais, écoutez-moi, Monsieur. Il vous sera bien facile, une fois dehors, d'expliquer l'affaire, et vous en serez quitte pour une petite promenade...

— Entre deux gendarmes. Quel souvenir vous garderiez de moi !

— Il serait pourtant si généreux à vous de vous dévouer pour tirer une femme de peine.

— Eh bien ! soit.

— Ah ! Monsieur, quelle reconnaissance vous méritez !... Mais que faites-vous donc ?

— Madame, je mets votre pendule sous mon bras. Je rentre dans mon rôle ; il faut bien que l'on me trouve nanti d'une pièce de conviction.

— Monsieur, dit M<sup>me</sup> Foucaut, le temps presse ; ne vous amusez pas plus longtemps de mon embarras.

— Vous voulez parler sérieusement ? demanda Ducormier d'un air grave.

— Sans doute.

— Et vous n'avez pas trouvé d'autre moyen que celui que vous venez de me proposer ?

— Mais non.

— Alors, c'est le moment de vous communiquer mon idée.

— Je vous écoute, dit M<sup>me</sup> Foucaut.

— C'est aussi simple, et je dirai même plus simple que votre expédient. Il n'est pas absolument nécessaire, pour sauvegarder votre réputation, que je passe pour être venu ici dans le but de faire main basse sur votre argenterie et sur vos bijoux. Je pourrais me trouver dans votre maison à un autre titre.

— Et lequel ? demanda un peu timidement M<sup>me</sup> Foucaut.

— Vous me connaissez, Madame ; ma famille est honorable ; je suis riche, et j'ai eu l'honneur, cet hiver, de vous faire ma cour... Qu'aurait-on à dire si, au lieu d'un chef de bandits, c'était un futur mari que l'on surprit chez vous ?

— J'avais fait le serment de rester veuve, dit M<sup>me</sup> Foucaut en baissant les yeux.

On entendit en ce moment un grand bruit à la porte du parc ; c'était miss Adeline qui revenait en compagnie de quelques cantonniers du chemin de fer et de plusieurs villageois des environs, armés de fourches, de bâtons et de fusils.

— Où sont les voleurs ? dirent ces braves gens.

— Quels voleurs ? dit Ducormier ; mon ami, de quoi est-il question ?

— Le voilà ! s'écria la dame de compagnie en désignant Ducormier, c'est le chef de la bande.

— Madame, dit Ducormier en s'adressant à M<sup>me</sup> Foucaut, il y a donc des voleurs chez vous ? Comprenez-vous quelque chose à cette invasion ?

— Mes amis, dit M<sup>me</sup> Foucaut en s'adressant aux cantonniers et aux paysans, qu'est-ce qui vous amène ?

— C'est Madame, répondit un des hommes de la troupe en désignant miss Adeline, qui nous a réveillés en criant : Au feu ! et au voleur !

— Vous avez donc perdu l'esprit ? dit la jolie veuve à miss Adeline.

— Comment, Madame, s'écria la dame de compagnie, l'aventure de cette nuit... le voleur qui m'a enfermée dans le pigeonier... ma fuite par dessus le mur...

— Vous avez revêtu tout cela, ma chère, dit M<sup>me</sup> Foucaut. Miss Adeline était muette de surprise et d'indignation.

— Elle a rêvé ! reprit tranquillement Ducormier ; mademoiselle est somnambule.

— Alors, dirent les villageois, on ne vient pas réveiller les gens au milieu de la nuit.

— Moi somnambule ! s'écria miss Adeline avec exaltation ; je vous dis que voilà le chef des bandits.

Elle désignait du doigt Ducormier.

— Allons, allons, réveillez-vous, reprit M<sup>me</sup> Foucaut ; M. Ducormier va être mon mari ; il était venu hier au soir pour signer le contrat... Du reste, mes amis, ajouta-t-elle, je vous remercie d'être venus à mon secours ; je vous fais mes excuses pour le dérangement dont je suis la cause involontaire, et j'espère que vous ne me refuserez pas de boire à la santé des nouveaux époux.

Nous renonçons à peindre la stupéfaction de miss Adeline.

Une heure après, Ducormier était rentré dans sa chambre, et il écrivait la lettre suivante à un de ses amis :

« Mon cher X... »

« Je t'annonce la nouvelle la plus surprenante, la plus naturelle, la plus bizarre, la plus, etc., etc., etc. ; mets ici tous les adjectifs de M<sup>me</sup> de Sévigné. Je me marie et j'épouse M<sup>me</sup> Foucaut.

« Tu te rappelles cette jolie veuve auprès de laquelle j'étais si empressé avec si peu de succès, l'hiver dernier. Eh bien, mon cher, elle va être ma femme.

« Comment cela s'est-il fait ? Je te le raconterai plus tard. Figure-toi pour le moment l'aventure la plus extraordinaire. Je puis, sans me flatter, dire que c'est un mariage d'amour. Dans le monde, M<sup>me</sup> Foucaut passait pour une femme froide et raisonnable. C'est, au contraire, une tête exaltée et poétique, qui avait en horreur la vulgarité de la vie ordinaire. Un incident romanesque l'a décidée en ma faveur. Je te décris le titre de mon garçon d'honneur. Hâte-toi d'arriver.

« DUCORMIER. »

De son côté, M<sup>me</sup> Foucaut écrivait à une de ses amies :  
« Je voulais rester veuve, mais je me décide à prendre un second mari ; c'est M. Ducormier, que tu connais peut-être, un honnête homme, dont j'espère n'avoir pas à me plaindre.

« Quelle chose ennuyeuse que le mariage ! Mais je suis trop jeune encore pour vivre seule ; et pour te dire toute la vérité, j'avais peur dans cette maison de campagne où je me suis retirée.

« M. Ducormier est peut-être un peu fantasque ; mais il ne sera pas difficile, je pense, de le plier aux habitudes d'une vie raisonnable. Mon mariage est, du reste, une

chose décidée, et je compte que tu seras auprès de moi en ce moment.

« Ton amie,

VEUVE FOUCAUT. »

Nous n'avons rien à ajouter, sinon que Ducormier est aujourd'hui un des notables et des marguilliers de Corbeil.  
CLÉMENT CARAGUEL.

#### Publications de L'ILLUSTRATION.

**TABEAU HISTORIQUE, POLITIQUE ET PITTORESQUE DE LA TURQUIE ET DE LA RUSSIE**, 1 vol., format de *L'Illustration*, avec plus de 200 gravures ;

PAR MM. JOUBERT ET FELIX MORNAND.

Prix : 7 fr. 50 c. broché. — Belle reliure anglaise : 10 fr.

**TABEAU DE PARIS**. Ouvrage illustré de plus de 1,500 gravures sur toutes les curiosités parisiennes.

PAR EDMOND TEXIER.

2 vol. de 400 pages, format de *L'Illustration*.

Prix : 30 fr. les deux vol. brochés. — Belle reliure anglaise : 40 fr.

#### COURS D'ÉTUDES COMPLET ET GRADUE POUR

LES FILLES (*Cahiers d'une élève de Saint-Denis*), par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur, et L. BAUDE, ancien professeur du collège Stanislas. — 12 volumes, divisés en 6 années d'études, ou 12 semestres. — Destinés à servir de méthode d'enseignement à toutes les institutrices et aux mères de famille qui dirigent elles-mêmes l'instruction de leurs filles.

Ouvrage approuvé par les meilleures institutrices de toutes les villes de France, par un grand nombre de mères de famille, et par les autorités les plus respectables en matière d'enseignement. — Envoi *franco* du Sommaire à toute personne qui en fait la demande par lettre affranchie.

#### Chronique musicale.

On trouverait difficilement une semaine plus stérile que celle qui vient de s'écouler. Pas un opéra, pas une reprise, pas un début, pas une rentrée. Voilà les chroniqueurs bien embarrassés ! Un chroniqueur fait flèche de tout bois, et on le lui pardonne, en considérant les difficultés de sa position. Mais, quand il n'a pas de bois du tout, que peut-il sortir de ses mains, sinon ce *telum imbellis sine ictu*, dont parle le poète latin ?

En vérité, je ne vois guère que la messe de *Requiem* de feu Zimmermann qui puisse compter cette semaine pour un fait musical. Le 30 octobre était le jour anniversaire de sa mort. Deux cent-cinquante musiciens se sont réunis dans l'église de la Madeleine, sous la direction de M. Dietsch, pour rendre à la mémoire de ce regrettable artiste l'hommage du *bout de l'an*. L'exécution a été fort belle. L'œuvre est de celles qui inspirent l'estime, mais qui ne commandent pas l'admiration. Zimmermann, musicien recommandable, professeur habile, homme aimable et bienveillant, avait, à tout prendre, plus de science que de génie.

Le Théâtre-Lyrique prépare une bouffonnerie qui probablement sera éclosée quand le présent numéro de *L'Illustration* paraîtra. Dans huit jours on vous en rendra bon compte. Toutes les fois que la musique française fait un effort pour sortir du genre de l'opéra-comique, genre ingénieux et agréable, mais un peu maniéré, et presque toujours froid, il faut lui prodiguer les encouragements. Le genre *bouffe*, la gaieté folle n'est pas dans le caractère français : nous ne rions guère, — quand nous rions, — que du bout des lèvres et du coin de l'œil, car il faut s'oublier pour rire franchement, et jamais un Français ne s'oublie. Mais enfin, si un compositeur inspiré du ciel vous arrachait pour quelques instants à vous-même, qu'il vous délivrât pendant une heure des préoccupations de votre amour-propre et des soucis de votre ambition, pourriez-vous lui en savoir mauvais gré ?

A l'Opéra-Comique, *l'Etoile du Nord* et le *Pré aux Clercs* remplissent la salle alternativement, et le succès de cette double reprise y ralentit le travail des répétitions. On s'y repose, on y dort la grasse matinée, sur des sacs d'écus. Heureux théâtre ! Les Italiens ont moins de bonheur, et leur inaction momentanée n'a pas une cause aussi satisfaisante. La reprise d'*Ernani*, annoncée pour samedi dernier, a été retardée par une indisposition de M. Bettini. Ce temps d'arrêt nous permet de consacrer quelques lignes à l'habile chef d'orchestre qui partage avec M. Alari l'honneur d'avoir rappelé au Théâtre-Italien le troupeau dispersé des *dilettanti*.

Dans tout établissement lyrique, le rôle du chef d'orchestre est un des plus importants. C'est de lui que dépend l'ensemble de l'exécution. C'est lui qui détermine le mouvement de chaque morceau, qui marque le rythme et le rend sensible à l'auditeur, qui indique les nuances, place dans le tableau les ombres et les lumières, met en saillie les parties principales, réprime le zèle parfois indiscret des parties accessoires, donne à chaque détail sa valeur, fait sortir enfin la pensée du compositeur toute vivante du linceul barbouillé de noir où il l'a enseveli. C'est le chef d'orchestre qui, gonflant la masse instrumentale sous les voix sonores, et l'affaissant sous les voix délicates, pressant la cadence, ou la retenant au gré du chanteur, permet à celui-ci de produire l'effet qu'il a rêvé. Pas de sensation nette, précise, et par conséquent pas de plaisir complet pour les spectateurs, si l'acteur n'est en communication intime avec le chef d'orchestre.

Cette faculté de s'assimiler la pensée de tous les artistes qui concourent à l'exécution d'une œuvre musicale, de s'élever de leur émotion, de pressentir même jusqu'à ces mouvements soudains qui naissent quelquefois de l'inspiration du moment, — précieuse et rare faculté, d'où dépend le talent de l'accompagnateur, — M. Bonetti la possède à un degré fort remarquable, et c'est pour cela que les artis-



tes du Théâtre-Italien font de lui tant de cas, et ont, à tout propos, son éloge à la bouche. Ils ont raison. La justice qu'ils lui rendent, la reconnaissance qu'ils lui témoignent, prouvent qu'ils entendent parfaitement leur intérêt.

M. Bonetti est né à Bologne en 1810. Son père était négociant, et ne l'avait point destiné à la carrière qu'il a parcourue. Mais la nature avait mis en lui des facultés assez énergiques pour se développer d'elles-mêmes et vaincre tous les obstacles. C'est ce qu'on appelle une vocation. La fortune, d'ailleurs, vint en aide à la nature, et, par un de ces revirements qui lui sont familiers, renversa d'un seul coup l'édifice des espérances paternelles. Le jeune Bonetti, livré à ses instincts, se mit à étudier le violon avec ardeur, et finit par obtenir une place à l'orchestre du théâtre de Bologne. Ce premier succès ne fit qu'animer son courage. A partir de ce moment, et sans négliger les devoirs de son emploi, il travailla simultanément le piano et la composition, et publia bientôt quelques pièces de musique instrumentale qui le firent distinguer.

Une sœur de M. Bonetti, cantatrice de talent, entreprit, en 1831, une tournée dans le midi de la France, et se fit entendre successivement à Marseille, à Lyon, etc. Bonetti, alors âgé de vingt et un ans, l'accompagna et ne fut point inutile au succès de ses concerts. Il se trouvait à mi-chemin de Paris. Devait-il retourner en Italie ou tenter la fortune dans cette brillante capitale, où l'on accueille si bien tout artiste porteur d'un nom étranger ? Il n'hésita pas, car il avait en poche un talisman qui ne pouvait manquer de commander à la fortune. C'était une recommandation pour Rossini.

Rossini accueillit son jeune compatriote avec la gracieuse bienveillance qui lui est habituelle, et le présenta à M. Vidal, qui dirigeait alors l'orchestre du Théâtre-Italien. — M. Bonetti y fut enrôlé immédiatement.

Ce temps était, pour les Etats de l'Eglise, un temps d'épreuves et de calamités, dont la plus funeste fut l'invasion autrichienne, et il est probable que la présence *dei Tedeschi* n'avait pas peu contribué à éloigner le jeune artiste de son pays natal. Ce qui autorise à le supposer, c'est qu'il reprit le chemin de Bologne aussitôt que les Autrichiens l'eurent quittée. Il avait bien employé son temps à Paris, et son talent s'y était tellement perfectionné qu'il devint presque aussitôt chef



M. Bonetti, chef d'orchestre du Théâtre-Italien.

d'orchestre du théâtre de Lugo. De là il alla bientôt remplir à Pise les mêmes fonctions. Mercadante l'y trouva, et apprécia si bien son habileté qu'il l'emmena avec lui en Es-

pagne, où on l'avait appelé. M. Bonetti dirigea successivement l'orchestre à Cadix, à Séville, à Malaga, suivant la troupe italienne partout où elle allait donner des représentations. Il passa de cette façon six années de suite en Andalousie. Il retourna ensuite en Italie; mais bientôt il partit pour Londres, et de Londres fut rappelé à Cadix, où l'on n'avait pu l'oublier. Il y demeura jusqu'en 1843. A cette époque il fut chargé de diriger l'orchestre de Madrid, où il passa cinq années. En 1848, on voulut l'avoir à Barcelone. Cette riche cité aime la musique avec passion, et il s'y réunit presque tous les ans une troupe italienne excellente. M. Bonetti, pendant trois années de suite, y exerça ses utiles fonctions, et, faisant enfin un pas hors de ses attributions, il y écrivit un opéra dont le sujet était la terrible histoire de *Jane Shore*. *Jane Shore* eut un grand succès, dont l'éclat aurait dû, ce semble, inspirer à son auteur plus d'ambition et de courage. Voilà deux ans que M. Bonetti dirige l'orchestre du Théâtre-Italien de Paris. Tout le monde y reconnaît son talent, et se loue de ses services. Mais il ne nous a pas encore donné *Jane Shore*, et, *per Bacco!* il nous la doit.

En racontant la réouverture du Théâtre-Italien, nous n'avons rien dit du nouveau rideau qui orne cette salle, la plus jolie de Paris, et la mieux décorée. Mais on n'aura rien perdu pour attendre. Quelle description vaut une gravure ?

Le voici donc, ce rideau, avec ses deux groupes distincts, l'un de chanteurs sérieux, qui occupent le premier plan, l'autre de joyeux interprètes de la muse comique. Un coup d'œil vous suffira pour juger de l'élégance de cette composition, de la distinction, de la grâce de toutes ces figures, de l'art ingénieux et plein de goût qui a présidé à la distribution des accessoires. Mais la richesse et l'harmonieux éclat du coloris, comment vous en donner une idée ? Il faut l'aller voir.

L'auteur de ce charmant tableau est M. Auguste Feyen, qu'il faut bien nommer, puisque la plupart de nos confrères en ont fait honneur à M. Robecchi, qui est le décorateur ordinaire, — très-ordinaire même, — du théâtre. M. Robecchi n'a fait qu'aidier l'auteur, et peindre, sous sa direction, les vêtements, l'architecture et le paysage. M. Robecchi ne nous démentira pas. Il est certainement trop honnête homme pour s'approprier le bien d'autrui.

G. HÉCET.



Nouveau rideau du Théâtre-Italien, composé et peint par M. Auguste Feyen.



## Les Primates.

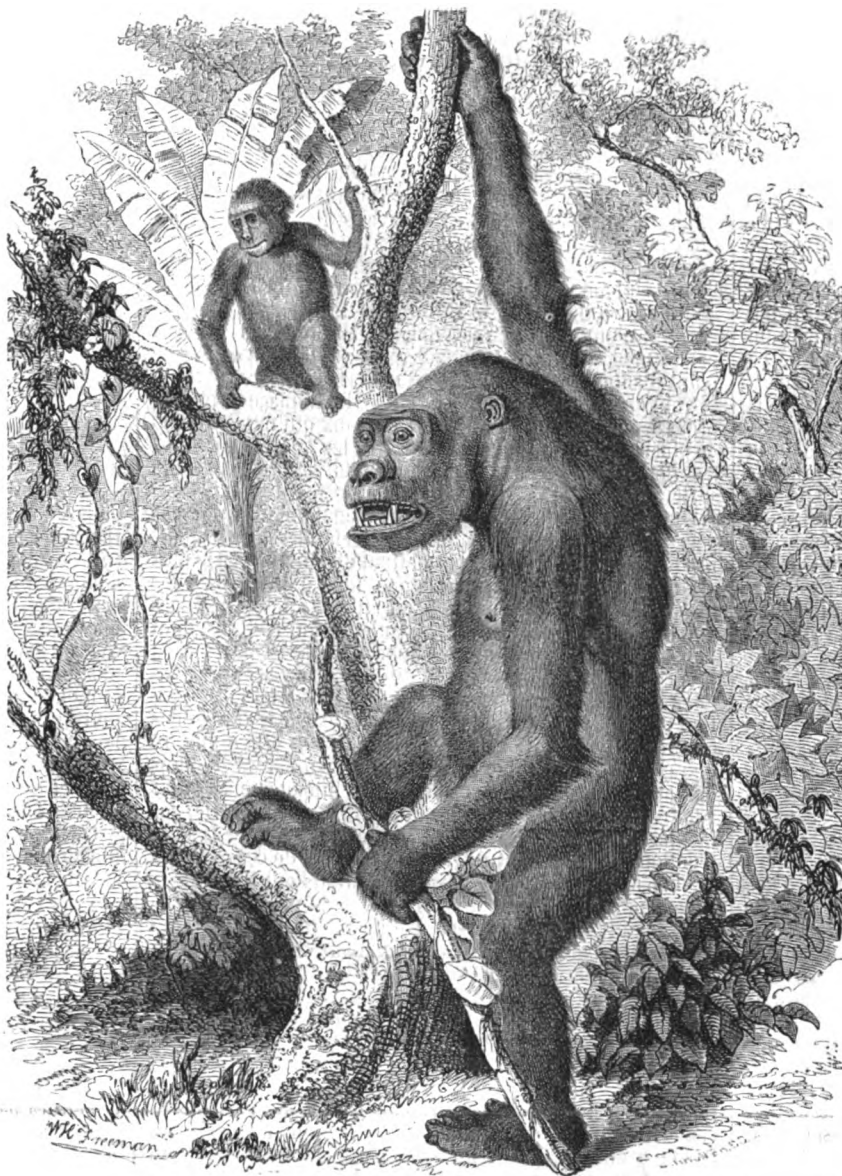
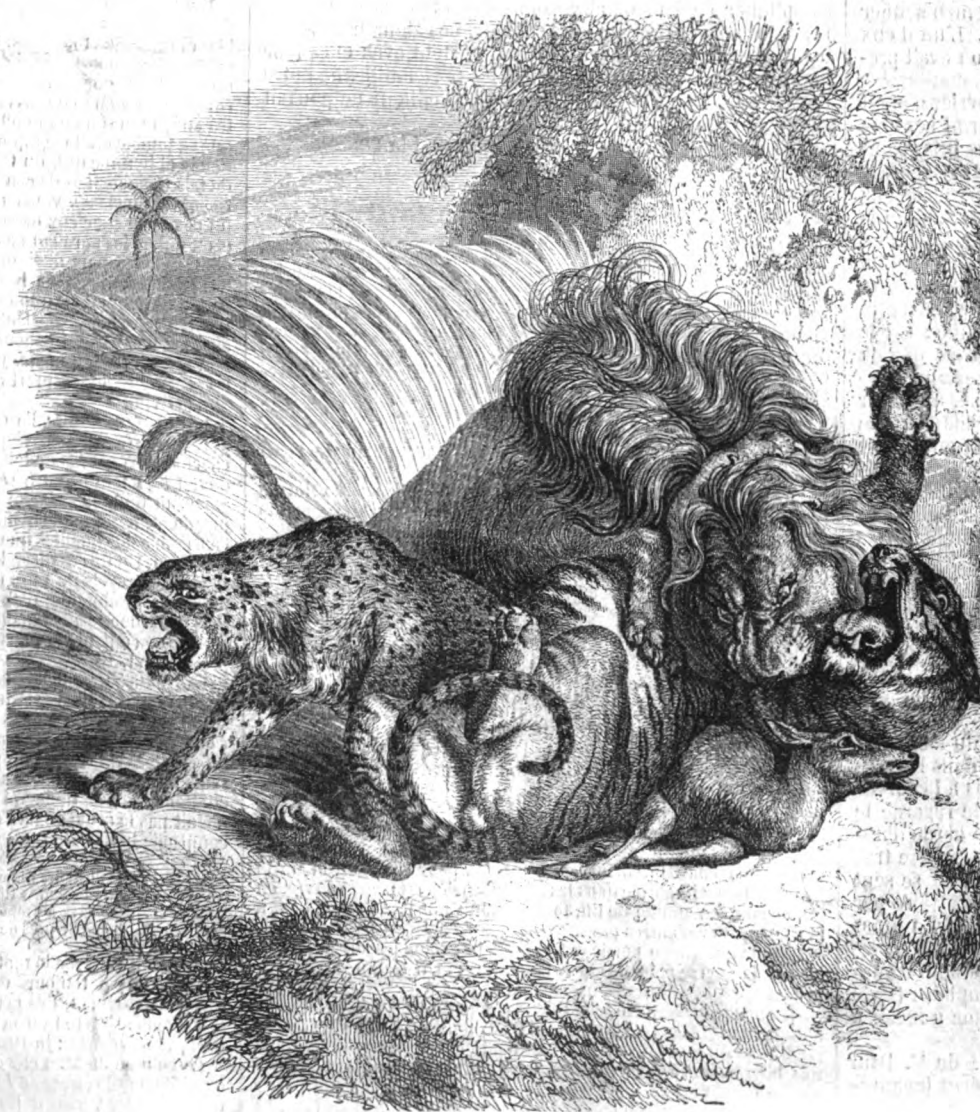
La librairie Curmer poursuit avec un succès mérité la publication du bel ouvrage les *Trois règnes de la nature*, auquel l'*Histoire du Jardin des plantes*, par M. Cap, dont nous avons rendu compte, a servi de brillante introduction. Nous avons sous les yeux le premier volume de l'*Histoire des mammifères*. M. Paul Gervais, professeur d'anatomie comparée à la Faculté de Montpellier, y traite d'abord l'ordre des Primates avec l'autorité de son vaste savoir.

Linnée, probablement dans un accès de misanthropie, accorda un jour le nom d'homme aux grands genres du singe : à côté de l'*homo sapiens* (doué de raison), il introduisit l'*homo troglodytes*, l'*homo satyrus*, l'*homo lar*, etc., et de tous ces *homo* il forma la classe des *primates* ; les primates de l'animalité. Par bonheur, la science moderne a eu soin de revenir sur cette triste concession, et de retirer l'homme doué de raison d'une aussi mauvaise compagnie. Buffon, Cuvier constatèrent que, si le singe jouit, ainsi que nous, de la faculté précieuse d'opposer le pouce de sa main aux autres doigts ; si même il lui est donné d'opposer le gros orteil de son pied aux autres orteils, en revanche il ne se tient debout à la manière humaine qu'avec difficulté, et non solidement : jamais la plante de ce pied ne repose à plat comme le nôtre, ce n'est jamais que par son bord extérieur qu'elle presse le sol, de manière qu'à vrai dire ce n'est pas là un pied, mais bien un second exemplaire de la main, et qu'en conséquence son ignoble possesseur doit être flétri du nom de *quadrumane*. L'homme est donc désormais réinstallé sans conteste sur le trône auquel lui donnent droit la plante si ferme de son incomparable pied, et surtout un cerveau dont les lobes sont plus volumineux que ceux d'aucun cerveau de singe, et sillonnés par des replis plus nombreux.

Au-dessous de l'homme-roi, M. Paul Gervais conserve un ordre de Primates qu'il compose des quadrumanes, en leur adjoignant deux familles dont les mains, ou les pieds, ou les pattes, comme on voudra dire, sont inférieures en conformation aux extrémités du singe ; les *chéiromys*, que le vulgaire prendrait pour un gros écureuil, et les *galéopithèques*, dans lesquels ce même vulgaire croirait voir une grosse chauve-souris.

Cuvier, passant en revue les débris fossiles d'après lesquels son puissant génie reconstruisait les espèces éteintes des mammifères, avait fait remarquer que parmi eux on n'avait trouvé aucun os de singe, fût-il d'une espèce perdue ; cependant il n'a pas ajouté (comme plusieurs auteurs sembleraient vouloir le lui faire dire) qu'on n'en devait pas rencontrer plus tard. Et en effet, en 1837, M. Lartet, du département du Gers, fut assez heureux pour y découvrir des débris d'ossements d'un singe antédiluvien dans les terrains où se rencontrent ceux de mastodontes, de rhinocéros, etc. M. Paul Gervais a eu la même bonne fortune dans le département de l'Hérault ; des trésors du même genre ont payé les recherches d'autres savants en Angleterre, en Grèce et en Asie. Décidément l'existence du singe sur notre globe est reconnue antérieure à la dernière révolution géologique ; il a été le contemporain du vulgaire des animaux. Entre la création du singe et celle de l'homme, Dieu a mis un temps d'arrêt. Il faut dire avec Buffon : L'homme est le dernier ouvrage du Créateur, comme il en est le plus parfait. Le premier point est aussi incontestable que le second. Ce doit être une vérité pour le philosophe rationaliste autant que pour le croyant juif ou chrétien.

Singulière destinée que celle du singe ! L'homme a commencé par trembler devant lui, au point que la terreur conduisit à l'adoration plus d'un peuple même civilisé. Le singe passa pour un dieu dans l'Inde et dans l'Egypte antique. Parmi les hiéroglyphes égyptiens, le singe

Gorille (*Gorilla gina*) du Gabon.

Lion, jaguar, tigre et antilope.

*Hamadryas* (appelé aussi *Tartarin*) figure comme l'emblème du second *Hermès* ou dieu *Toth*, l'inventeur de l'art d'écrire. Horapollon rapporte que, chaque fois que l'on conduisait un de ces singes dans les temples, le prêtre lui présentait une tablette, un roseau et de l'encre, afin de reconnaître s'il était réellement de la famille savante. Le même singe est souvent représenté tenant ou examinant la balance dans laquelle il avait la fonction redoutable de peser les âmes, en qualité de juge suprême. L'homme s'en rapportait au singe pour décider de l'avenir de son âme immortelle. Sur les monuments, l'*Hamadryas* est facilement reconnaissable à son long museau et aux longs poils de sa tête et de ses épaules, dont la masse offre l'apparence d'une perruque, et a servi de modèle à la coiffure de plusieurs dignitaires chez les nations humaines ; c'est du moins l'opinion d'un allemand très-érudit, M. Ehrenberg ; j'en demande pardon aux magistrats et aux cochers de la vieille Angleterre, qui restent seuls à conserver cet insigne bizarre.

Aujourd'hui encore la légende religieuse de l'Inde fait de l'espèce du singe *entelle*, qu'on nomme dans le pays *houlman*, un héros à qui l'on doit la mangue, fruit précieux qu'il déroba dans les jardins du fameux géant établi à Ceylan. L'habitant du bas Bengale, que ce singe visite en hiver, l'accueille avec vénération, et se trouve honoré et béni lorsqu'il daigne dévaster son verger de préférence à celui du voisin. M. Duvaucel raconte qu'ayant un jour menacé de son fusil l'un de ces animaux, dont la peau lui semblait bonne à figurer dans une collection, les habitants se précipitèrent en foule au devant de lui, alarmés et indignés au dernier point.

Lorsque nos voyageurs de l'Europe moderne commencèrent à explorer les côtes de l'Afrique et les îles des Indes orientales, et qu'il leur advint (ce qui n'était advenu qu'à un seul des navigateurs anciens, l'amiral carthaginois Hannon) de rencontrer des singes appartenant aux grandes espèces, soit le chimpanzé, qui a le plus de ressemblance avec l'homme, soit l'orang, dont, à l'île Bornéo, les gens de qualité faisaient la chasse comme les nôtres couraient le cerf, soit surtout le terrible gorille, qui réunit à la taille de l'homme une corpulence double et des muscles énormes en gros-seur, un animal que plusieurs hommes auraient peine à terrasser, ils ne leur firent pas l'honneur de les prendre pour des dieux, mais pour quelques créatures humaines tombées à l'état sauvage et dans une dégradation complète. Bientôt après, Shakspeare, recueillant les récits naïfs des matelots, imagina de les poétiser. Il peignit, dans son drame de *la Tempête*, l'homme sage Prospéro, instruit dans la science de magie, et sachant obtenir l'obéissance de deux serviteurs : Ariel, qui appartient au monde des esprits, et qui est le type de la force morale, et le bestial Caliban, type de l'homme déchu, qui représente la force matérielle encline aux seuls appétits brutaux. Dans le Caliban du poète on reconnaît facilement le gorille, l'homme des bois, comme on disait alors, qui de l'homme a conservé la forme seulement.

Les habitations des gorilles et des autres grands singes consistent en quelques bâtons qu'ils disposent en une sorte de plancher dans les fourches de prénent les branches d'arbres. Ils sont tout juste à la hauteur des modernes *viveurs* échappés des estaminets parisiens, qui ont imaginé, dans la vallée d'Aulnay, les cabinets particuliers construits sur de vieux châlaigniers, où les plats et les bouteilles se montent à l'aide d'une corde et d'une poulie. L'*Illustration*, dans un de ses derniers numéros, nous a montré une troupe de ces Calibans mâles et femelles, souillant de leur orgie les beaux arbres au pied desquels le poète de la vallée aux Loups, le grand magi-



cien Chateaubriand, évoquait les ombres de Chactas et d'A-tala, et recueillait la suave et grave parole du père Aubry.

Le premier emploi utile que l'homme ait fait du singe fut de le disséquer. L'esprit religieux prêchait jadis le respect le plus rigoureux pour la dépouille humaine, pour la demeure d'argile que l'âme habita quelque temps. Galien avait construit son anatomie de l'homme sur la dépouille disséquée du singe, une demeure assez semblable à celle de l'âme humaine, et qui du moins n'a été habitée que par des instincts. La religion chrétienne se montra longtemps aussi sévère sur cette question que les religions de l'antiquité. Une bulle du pape Boniface VIII condamne l'usage qui s'était peu à peu introduit de mettre en pièces la dépouille des princes ou des autres personnages constitués en dignité pour les faire bouillir, consumer les chairs et transporter les os en pays lointain, comme on en usa notamment à l'égard de saint Louis. Le pape traite cette coutume de barbarie détestable, qu'il défend absolument, sous peine d'excommunication contre ceux qui la pratiqueront, et de privation de sépulture ecclésiastique à l'égard des corps ainsi dépecés. La bulle avait surtout pour but de combattre l'esprit des novateurs en matière de science, qui depuis plus d'un demi-siècle avaient surpris à l'empereur Frédéric II, grand ennemi de la papauté, un décret défendant la médecine à quiconque ne serait pas en mesure de prouver qu'il avait étudié l'anatomie sur le cadavre : c'était le cadavre d'un criminel supplicié. Lorsqu'enfin, au seizième siècle, l'Eglise se montra plus tolérante, et que Vésale, le célèbre médecin de Philippe II, publia son livre de *Corporis humani fabrica*, résultat de longues études anatomiques faites sur l'homme même, il eut à relever plus d'une fausse indication de Galien, qui n'avait opéré que sur des singes, presque toujours sur le magot. Or il arriva ce fait plaisant, que la plupart des médecins s'irritèrent, prirent bruyamment parti pour Galien, et prétendirent que c'était Vésale qui se trompait.

Aujourd'hui, dans la colonie du Cap, raconte un voyageur, M. Pucheran, aide-naturaliste au musée de Paris, les jeunes singes (de l'espèce du cynocéphale chacma) sont recherchés par les habitants de la ville, parce qu'ils sont de très-bonne garde, et avertissent de l'approche des personnes étrangères. Sur l'ordre de leur maître, ils apportent les objets qu'on leur désigne avec la même docilité que nos chiens domestiques; mais, pour qu'ils accomplissent leur tâche jusqu'au bout, il faut que la personne qui leur commande ne les perde pas de vue : car, pour peu qu'elle détourne les yeux, ils en profitent pour s'enfuir, et laissent tomber à terre l'objet qu'ils ont dans les mains. Certains d'entre eux sont même employés à des travaux utiles : ici c'est un forgeron qui se sert d'un chacma pour entretenir le feu de sa forge; là un campagnard lui donne à conduire, au moyen d'une corde, la première paire de bœufs de l'attelage d'un chariot; et, toutes les fois qu'il s'agit de traverser un cours d'eau, le singe monte sur l'un des bœufs, et s'y tient accroupi jusqu'à ce qu'il ne craigne plus de se mouiller. Les hottentots se touchent jamais aux substances alimentaires qu'un chacma a refusées, parce qu'ils savent que, guidé par un infailible instinct, il repousse ce qui peut lui nuire. Aussi, rien de plus difficile à empoisonner que les chacmas lorsqu'on veut s'en débarrasser. L'un d'eux resta dix jours sans toucher à des aliments qu'on avait préparés pour le faire mourir.

Pourquoi l'homme n'a-t-il pas songé plus sérieusement qu'il ne l'a fait jusqu'ici à ranger le singe parmi ses animaux serviteurs? Le singe, en effet, est plus intelligent que les carnassiers, à la tête desquels il faut classer le chien; c'est Frédéric Cuvier qui assigne la supériorité aux *quadrumanes*; il place ensuite les *pachydermes*, dont le cheval et l'éléphant sont les plus remarquables, et puis les *ruminants*, et enfin les *rongeurs*. De plus, le singe est un animal sociable. Il vit par bandes, qui reconnaissent un chef, assez souvent le plus vieux, bien qu'il ait cessé d'être le plus fort, mais par suite d'habitudes de famille; car le singe mâle vit en communauté d'habitation avec une ou quelquefois plusieurs femelles. Il est, dans certaines espèces, monogame, et, dans d'autres, polygame, à l'instar de l'homme, qui, selon le climat et la religion adaptée à ce climat, s'attache à une seule compagne ou en entretient plusieurs. Pourquoi l'homme n'a-t-il point songé à se substituer, dans une bande de singes, à la place du singe-chef, comme il s'est substitué habilement au taureau-chef, au bœuf-chef dans les troupeaux de bétail, accoutumant les autres membres de ces associations à vivre paisiblement sous la protection de son intelligence supérieure? La véritable raison peut-être, et triste à dire, c'est que, pour dompter la pétulance et l'instinct d'indépendance dans le singe, l'homme aurait à dépenser plus d'efforts persévérants qu'il ne lui en a fallu pour s'asservir par la ruse et la volonté audacieuse les intelligences dégradées de ses propres semblables, et les retenir dans un état au-dessous de la brute. Aux îles de la Sonde, le serf, en parlant du singe, dit que c'est un homme qui préfère la vie errante dans les bois à la vie stationnaire d'un pauvre diable soumis à la corvée et accablé d'impôts; au Brésil, le nègre fouetté regarde le singe et s'en va répétant : « Ce petit monde se garde d'apprendre à parler, parce qu'il a peur qu'on ne le fasse travailler. » Et, en attendant, l'homme, esclave, ne se sent point en lui-même assez de courage pour se soustraire par la fuite à un maître cruel et capricieux. A quel propos l'*homo sapiens* s'aviserait-il d'essayer de réduire en servage l'*homo troglodytes* ou l'*homo satyrus*, tant qu'il aura sous sa main son propre frère, un autre exemplaire (style de naturaliste) de l'*homo sapiens*, qui se résigne à rester à la portée de son fouet?

La seconde partie de ce premier volume de M. Paul Gervais est consacrée à l'ordre des *chiroptères* (chauve-souris), — à celui des *insectivores* (hérissons, musaraignes, taupes, etc.), — et enfin à celui des *rongeurs*, si intéres-

sant à étudier, puisqu'il compte tant d'espèces nuisibles à nos cultures. A lui seul, il forme en Europe plus de la moitié de la population mammifère.

La classification adoptée par le savant anatomiste, qui a été le collaborateur de Frédéric Cuvier, de Geoffroy Saint-Hilaire et Blainville, se fonde à la fois sur des caractères tirés du mode de parturition, et sur d'autres tirés du système dentaire.

Dans chacune des deux divisions, mammifères terrestres, — mammifères marins, sont établies deux séries qui marchent parallèlement : 1° Les *placentaires*, ceux chez qui l'œuf qui contient l'embryon se rattache à l'organe maternel par un *placenta* (une sorte de racine, une ramification infinie de vaisseaux destinés à recevoir du sang de la mère). Chez les uns, le *placenta* est en forme de disque appliqué sur l'œuf, chez d'autres il enveloppe en très-grande partie l'œuf, comme ferait une bande circulaire; chez d'autres enfin, sa configuration est diffuse. — 2° Les *implacentaires*, qui n'ont point de placenta, ou de qui l'on ne connaît pas le mode de placentation, ceux dont l'œuf ne contracte point d'adhérence avec l'organe maternel.

Tant que les placentaires que chez les implacentaires, le professeur distingue en outre les animaux qui ont des dents de plusieurs sortes, ou, comme il dit, les *hétérodontes*, et les *homodontes*, ceux dont les dents sont d'une seule sorte.

Outre les excellentes descriptions anatomiques des espèces actuelles, description que de fidèles dessins sur bois, prodigués à chaque page, permettent de suivre avec le plus grand fruit, l'auteur a eu la bonne idée d'intercaler dans sa classification des notions succinctes, accompagnées aussi de dessins, sur les espèces aujourd'hui éteintes, dont nous ne possédons que des débris fossiles. On ne s'est préoccupé que très-rarement, dit-il, des espèces fossiles dans la classification des mammifères, et cependant la notion de leurs caractères rend souvent plus facile l'étude des espèces actuelles. Dans quelques occasions elle a montré que certains genres que l'on croyait très-différents les uns des autres, comme, par exemple, les hippopotames et les ruminants, appartiennent à une seule et même série, les fossiles nous fournissant plusieurs chaînons dont la destruction a si largement interrompu la série de ces animaux qu'on les croirait essentiellement différents entre eux. L'étude simultanée des mammifères vivants et des mammifères éteints a le grand avantage de mieux nous faire apprécier les règles auxquelles ces animaux ont été assujettis dans leur apparition et dans leur réapparition à la surface de notre planète; et en nous permettant une comparaison plus complète des caractères propres aux uns et aux autres, elle nous permet de mieux juger de la valeur de leurs affinités respectives, et d'en reconnaître, pour ainsi dire, la filiation.

Cette publication de M. Curmer est un des grands services que notre librairie française ait rendus à la science. Grâce à elle, l'homme du monde qui aime à se tenir au courant des progrès intellectuels, et le collégien studieux, pourront acquiescer sans fatigue, et à un prix modique, des notions de bon aloi. Ce que nous pensons du texte peut s'appliquer également aux nombreuses figures d'animaux reproduits par le crayon et la couleur. Les signatures Freeman, Werner, Delahaye, Oudart, portent avec elles leur garantie. Ces messieurs ont enrichi les portefeuilles de notre musée de tant de dessins exacts, que l'éditeur ne pouvait s'adresser mieux.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

### Statistique. Commerce de la Russie.

Tout ce qui se rattache à la Russie a acquis, grâce à la guerre actuelle, un intérêt plein d'actualité, et les questions commerciales surtout présentent une importance capitale, par suite de la perturbation apportée dans les relations des peuples. En faveur de ces motifs, on me permettra une excursion en Angleterre, pour y prendre connaissance d'un mémoire que M. J. T. Dawson a lu à la Société de statistique de Londres sur le commerce de l'Angleterre avec la Russie, en temps de paix et en temps de guerre.

Ce travail est divisé en quatre parties, dont il suffira, pour ainsi dire, de donner le sommaire :

La première est consacrée à la description géographique de l'empire russe, avec la distribution de sa population.

La seconde traite du commerce de la Russie comparé à celui de l'Angleterre et de la France. L'Angleterre, avec ses 28,000,000 d'habitants, exporte pour environ 90,000,000 de livres sterling (2,250,000,000 de fr.) ; la France, avec ses 36,000,000 d'habitants, exporte pour 50,000,000 de livres sterling (1,250,000,000 de fr.). Tandis que le commerce d'exportation des 67,000,000 d'habitants de la Russie d'Europe n'excède pas 14,000,000 de livres sterling (350,000,000 de fr.). L'exportation de la Russie consiste presque exclusivement en matières brutes. Des navires qui fréquentent les ports de la Russie, il n'en est pas plus d'un sixième qui appartienne à des sujets russes, et le commerce des principaux ports de mer est entre les mains des étrangers, ainsi que la plus grande partie des capitaux. Quant au commerce intérieur, la neige, qui couvre la terre pendant plusieurs mois de l'année, facilite les communications. La Russie est en outre suffisamment arrosée et sillonnée de canaux.

La troisième partie du mémoire est consacrée au commerce entre la Russie et l'Angleterre. La Russie ne consomme que peu de produits anglais, moitié moins de son exportation en Angleterre; cette exportation consiste surtout en grains (14 pour 100 environ de la quantité totale importée dans les ports d'Angleterre), en chanvre, en lin, en suif, en graine de lin, toutes choses que l'Angleterre peut à la rigueur tirer d'autres pays.

Dans la quatrième partie enfin, l'auteur évalue les effets probables de la guerre actuelle sur le commerce, et il s'efforce de dissiper les appréhensions des négociants anglais.

Aucune découverte scientifique n'apparaît, comme la Minerve antique, toute formée et d'un seul bloc; toutes ont une généalogie, pour ainsi dire, et on retrouve leur filiation à des époques quelquefois bien éloignées de leur apparition; il est curieux de remonter ainsi aux sources où s'inspirent les génies inventeurs, et d'étudier par quelle succession d'idées et par quel enchaînement de faits, ils parviennent à la formule qui les immortalise.

M. Flourens a entrepris ce travail pour la circulation du sang, et, sans contester à Harvey le mérite d'avoir mieux vu et surtout jugé plus synthétiquement que ses devanciers les notions exactes répandues dans la science, il a su montrer la voie ouverte par Galien, et suivie par Vésale, Servet, Colombo, Césalpin et Fabricius d'Aquapendente, qui eut l'honneur d'être le maître d'Harvey.

Depuis Erasistrate, trois grandes erreurs s'opposaient à la découverte de la circulation du sang : la première, que les artères ne contenaient que de l'air; la seconde, que la cloison qui sépare les deux ventricules était percée; la troisième, que les veines portaient le sang aux parties, au lieu de l'en ramener.

Tant que ces erreurs subsistèrent, le grand fait de la circulation fut masqué; Harvey n'eut pas la gloire de les détruire; Galien et les anatomistes que nous avons nommés plus haut les attaquèrent successivement, et sur ce terrain déblayé Harvey construisit sa magnifique découverte.

C'est l'histoire de ces travaux successifs que M. Flourens a écrite; on connaît assez les qualités de fond et de forme qui distinguent le secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, pour qu'il soit inutile de le louer ici sur les recherches dont abonde son livre et sur le langage dont il les a revêtues. Tous les amateurs de la bonne science liront avec fruit et plaisir ce remarquable ouvrage.

FÉLIX ROUBAUD.

### Palais de l'exposition aux Champs-Élysées.

Nous publierons dans le prochain n° de *l'Illustration*, deux grandes planches offrant les vues intérieure et extérieure de ce palais qu'on a qualifié à tort de *Palais de cristal*, et qui n'a pu faire accepter cette dénomination propre à faire naître des images d'une fantaisie orientale. Tel qu'il est, nous le décrirons à nos lecteurs avec l'intention de leur faire croire qu'on a réalisé dans cette construction tout ce que l'art, la science et le goût modernes ont pu imaginer, et dont le modèle, imparfait sans doute, a étonné le monde à l'Exposition de Londres, et l'étonne encore aujourd'hui dans le palais de Sydenham, qui n'est que le palais de Hyde-Park transformé. Nous traiterons la question d'art et la question économique avec tous les égards et le respect qu'on doit aux bonnes intentions des auteurs et à la bienveillance connue des administrateurs du Palais.

Quant à l'Exposition elle-même, nous en présenterons l'historique à la gloire de ceux qui en ont pris l'initiative, et nous ferons de ce double chapitre l'accompagnement de nos deux planches magnifiquement dessinées et gravées, en attendant le plan que nous préparons avec autant de choix, de patience et de réflexion qu'il est nécessaire d'en apporter dans une revue de l'Exposition qui doit satisfaire à la fois les droits de la Science et les intérêts de l'Industrie.

PAULIN.

### Bibliographie.

*Fables et poésies choisies* de Théophile-Conrad Pfeffel, traduites en vers français et précédées d'une notice biographique, par M. Paul Lehr; deuxième édition; 1 volume in-12; chez Cherbuliez, place de l'Oratoire, 6.

Il y avait à Colmar, sous le premier empire, un aveugle du nom de Pfeffel, qui remplissait à la préfecture du Haut-Rhin d'honorables et modestes fonctions. L'Empereur lui fit une pension qu'il n'avait pas demandée; le roi de Bavière envoyait, à la même époque, un sculpteur pour exécuter son buste, qui fut placé dans le musée royal de Munich; ce souverain, lors de l'invasion de 1814, fit mettre sur la maison de Pfeffel une inscription en lettres d'or, portant que sa famille était exemptée de toutes charges de guerre. Quel était donc cet homme qui, du fond de l'Alsace, recevait des monarques de tels témoignages de considération? Cette question serait impertinente si nous ne vivions pas dans une époque oublieuse et dans un pays peu soucieux de ses meilleures gloires. Disons vite, pour ceux qui ne le sauraient pas encore, que Pfeffel est un des écrivains allemands les plus distingués, un des hommes les plus utiles, un des caractères les plus beaux, une des natures les plus parfaites. Sa vie n'est qu'une suite de bonnes actions, de traits de dévouement, de travaux excellents. Aveugle depuis l'âge de vingt-trois ans, résigné à son malheur, et soutenu par la tendresse d'une femme chérie, il a mené, jusqu'à une longue vieillesse, à travers les souffrances et les infortunes, une existence admirable de patience et d'activité.

Le monde littéraire l'a connu par de nombreux ouvrages, dont la réunion forme une vingtaine de volumes. Le pauvre aveugle charmait ses heures de loisir par la composition d'apologues qu'il dictait à sa femme ou à ses filles; il excellait dans ce genre; il y apportait toute la sagacité de son esprit, toute la rectitude de son jugement, toute la bienveillance mélancolique de son âme; il est l'ensemble des qualités que représenterait le nom d'un la Fontaine allemand. Un de ses disciples (c'est-à-dire un de ses amis), M. Paul Lher, a entrepris de faire connaître ces fables à la France; il en a publié la traduction, d'abord avec un grand luxe typographique, puis sous une forme plus modeste, plus en harmonie avec l'œuvre et avec son auteur, et dans de meilleures conditions pour une large propagation.

Le traducteur, quelle que soit la valeur de son travail comme traduction, a si bien pris le génie de notre langue, qu'on dirait que ses apologues n'ont jamais été pensés qu'en français; la forme n'a rien de germanique, et le mérite du fond reste; c'est ainsi qu'il faut interpréter. Un recueil de fables ne peut s'analyser, et la lecture seule fait apprécier une traduction : la place me manque pour des citations; je n'en donnerai qu'une, elle montrera que la bonhomie n'était pas la seule qualité de Pfeffel, et que, chez lui, la malice accompagnait la naïveté :

Trois docteurs disputaient sur le bonheur suprême.  
A leurs bruyants débats un quatrième accourt.  
Vous venez à propos : quel est votre système? —  
Le bonheur près de vous, dit-il, c'est d'être sourd.

Ce joli trait rappelle le mot si spirituel sur le sermon des sept bêtitudes. S'il y a toujours des sots ennuyeux, il y a aussi toujours, fort heureusement, des gens d'esprit pour s'en moquer; que ceux-ci s'appellent Pfeffel ou la Fontaine, Sévigné, Saint-Simon ou Voltaire, peu importe : justice est faite.

Le volume de M. Lehr commence par une excellente notice biographique qui retrace, de la main ère la plus attachante, la vie, les travaux et les vertus de Pfeffel.

A. GRUN.



*Guide du sportsman, ou Traité de l'entraînement et des courses de chevaux*, par M. Euz. Gayot, ancien directeur de l'administration des haras. Deuxième édition; 1 vol. in-8° de 170 pages. Librairie d'agriculture de M. de Bouchard-Huzard.

Aux dernières courses du Champ de Mars, nous entendions dire à quelqu'un que le succès de ces épreuves dépendait beaucoup du cheval et beaucoup du cavalier. Voilà ce que tout le monde sait, voilà qui semble si vrai qu'il paraît presque naïf de le dire. Mais que faut-il au cheval pour qu'il réussisse? que faut-il au cavalier pour qu'il arrive à faire valoir les qualités de sa monture, à remédier à ses défauts? Voilà ce que beaucoup ignorent.

Nous trouvons la solution de toutes ces questions dans une petite brochure, à la portée de tous, dont M. Gayot, ancien directeur de l'administration des haras, vient de publier la seconde édition, après avoir vu la première rapidement enlevée.

Le *Guide du sportsman, ou Traité de l'entraînement et des courses de chevaux*, nous apprend en effet, comme l'indique son titre, dans la première partie, tout ce qu'un homme et un cheval doivent faire avant d'entrer en lice, et comment ils doivent s'y comporter; dans la seconde, à quelles conditions ils doivent s'y présenter, quels prix ils peuvent y gagner.

Et d'abord, en tête de la première partie, il indique les qualités qui doivent décider l'éleveur à destiner aux luttes hippiques tel ou tel de ses produits; qui doivent guider l'acheteur dans le choix d'un bon cheval de course, qu'il en veuille faire un vainqueur de courses au galop, au trot, ou de steeple-chases. Puis, le choix fait, le *Guide du sportsman* entre dans le détail de la longue éducation à laquelle sera soumise la bête d'élite, du dressage qu'elle subira, des soins de toute espèce et de chaque instant qui lui seront prodigués, des règles d'hygiène qu'on observera pour elle, du pansage, des purgations, des suées dont l'auteur emprunte la formule à la Fontaine :

J'ôte le superflu, dit l'autre, et, l'abattant,  
Le reste en profite d'autant;

en un mot de tout ce qui constitue l'entraînement, « *the training* ».

Mais le cheval, avons-nous dit en commençant, n'est pas le seul élément de succès des courses de chevaux; aussi M. Gayot s'occupe-t-il d'une façon spéciale de ce que doit être un bon jockey. Son livre est plein d'excellents conseils sur la manière dont le jockey doit procéder avec son coursier, le terrain sur lequel il doit exercer les forces de celui-ci, les ménagements à prendre envers lui, la manière dont il doit le monter à quelque allure que ce soit; il nous dit enfin comment le jockey se préparera aux courses, comment il s'entraînera lui-même.

Entraîner un homme! Ce mot rappelle bien des absurdités, bien des fables qui ont encore quelque créance. On ne trouve pourtant pas, dans le chapitre où ce point est traité, le martyre d'un être humain pour la grande gloire d'une bête, mais l'obligation imposée au jockey de se conformer à de salutaires règles d'hygiène. Le pauvre homme!

Dans sa seconde partie, M. Gayot initie ses lecteurs au règlement des courses, soit des haras, soit du Jockey-club, et aux mille incidents qui peuvent se produire sur le turf. Il les introduit « *in the betting room* », leur en apprend les prosaïques mystères, et les fait lire à livre ouvert dans le « *book* » où se trouve résolu le problème des sciences mathématiques appliqué à l'amélioration de l'espèce chevaline.

L'ouvrage dont nous rendons compte est un livre consciencieux fait. Réunissant le mérite si rare d'être court et complet, il a de plus l'avantage de s'adresser tant à ceux qui ignorent qu'à ceux qui savent. M. Gayot ne conseille rien qu'il n'ait lui-même longuement expérimenté. C'est un homme de pratique, s'il en fut jamais. Habile administrateur, il est de ceux qui ont le plus contribué à l'amélioration et à l'accroissement de la race française; et peut être si, comme le constatait dernièrement le *Moniteur*, notre cavalerie a pu pour la première fois se monter, au moment d'une guerre, dans le pays seul, est-il pour beaucoup dans ce résultat. Auteur toujours intéressant, M. Gayot est ce que nous l'avions vu dans *la France chevaline* (1) et *l'Atlas statistique* (2) de la production des chevaux en France.

Nous ne lui ferons qu'un reproche, le seul peut-être qu'il ne nous pardonne pas : c'est de se traiter lui-même d'un ton cavalier qui n'a d'excuse que dans l'abus, lorsqu'il vous dit dans sa préface :

« On peut ouvrir ce livre avec la certitude de ne pas trouver au fond autre chose que ce que promet l'étiquette du sac, rien de plus, et nous l'espérons, rien de moins. »

Nous n'y trouvons rien de moins, mais beaucoup de plus, puisqu'il vulgarisera chez nous des connaissances qui contribueront à nous permettre d'égaliser, dans un temps donné, nos voisins d'outre-mer dans l'élevage du cheval de course, et, par suite, de l'espèce en général.

GASTON GAUJA.

(1) *La France chevaline*. — Institutions hippiques, études hippologiques. 8 vol. in-8°.

(2) *Atlas statistique de la production des chevaux en France*, document pour servir à l'histoire naturelle agricole des races chevalines du pays, avec cartes régionales et planches dessinées par M. H. Lalaisse. 1 vol. in-fol., demi-colombier.

*Rubens et l'Ecole d'Anvers*, par Alfred Michiels. Paris, 1854; Ad. Delahays 1 vol. in-8°. — Catalogue des tableaux et dessins de Rubens, avec l'indication de l'endroit où ils se trouvent; broch. in-8°.

M. Alfred Michiels a publié, il y a quelques années, une histoire de la peinture flamande et hollandaise (4 volumes in-8°), que les circonstances ne lui ont pas permis de terminer entièrement. Le volume qu'il publie aujourd'hui est un complément de ses études consciencieuses; mais il forme un ouvrage à part et comme le point culminant de son sujet, comme la *tribune* de cette vaste galerie de peintres passés par lui en revue depuis Van Eyck jusqu'à Jordaens; c'est en effet l'histoire du plus grand peintre de la Flandre, de Rubens, et celle de l'école d'Anvers, dont il est le chef et le maître. Jusque-là cette histoire n'avait pas encore été exposée dans son ensemble. Les trois notices consacrées à Rubens, à Van Dyck et à Jordaens sont extraites du quatrième volume de l'histoire de la peinture flamande et hollandaise, mais elles contiennent des rectifications et des additions importantes. Une de ces additions, très-curieuse, puisée à une publication hollandaise faite en 1853, est relative au père de Rubens et aux causes de son emprisonnement. Docteur en droit civil et canon, et chargé de défendre les intérêts de la princesse Anne de Saxe, seconde femme de Guillaume le Taciturne, dont les biens avaient été confisqués par le duc d'Albe, le père de Rubens eut de fréquents rapports avec cette princesse, et aux fonctions de juriconsulte-conseiller ajouta le titre d'amant. Anne de Saxe, violente et fantasque, vivait éloignée de Guillaume. Une grossesse éveilla la colère de sa famille et celle de son mari. Le père de Rubens fut jeté en prison. La législation allemande condamnait les adultères à mourir par la corde; mais la répugnance des Nassau à divulguer la honte infligée à leur famille, et le dévouement, les démarches obstinées et l'éloquence naturelle de Marie Pypeling, con-

tribuerent à sauver son mari. Sa prison fut convertie en exil. Voulant faire cesser à la fin cet exil qui lui pesait, le père de Rubens chargea sa femme d'adresser une dernière supplique à Guillaume le Taciturne; mais cette fois il la rédigea lui-même, et y répandit tous les trésors de son érudition. Il y passe en revue tous les grands hommes de l'histoire romaine, qui ont pardonné le crime d'adultère; il cite le Digeste et les commentateurs, les théologiens de la réforme, les ordonnances des sultans... et termine cette prodigieuse allocution par son propre éloge : « Né de parents qui avaient une belle position, il a étudié les belles-lettres et la jurisprudence avec un succès peu ordinaire. Il est docteur de l'un et l'autre droit, et il rappelle au prince que, suivant l'opinion publique, un docteur pourvu d'un seul diplôme peut rechercher la main d'une baronne, sans qu'elle se trouve humiliée de sa demande. » Bel argument à présenter à un mari offensé ! Enfin il est impossible d'être plus pédant et plus maladroit. Il obtint cependant sa grâce. Anne de Saxe, répudiée par le prince d'Orange, après s'être donnée à la boisson, venait de mourir. Ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était d'étendre le voile de l'oubli sur tout ce passé. Le savant juriconsulte attribua sans doute à son érudition triomphante une délivrance qu'il devait seulement au bénéfice des circonstances. Le mystère dans lequel Marie Pypeling ensevelit les torts de son mari envers elle, se retrouve jusque dans les éloges de ses vertus conjugales, inscrits sur son tombeau. — Dans l'intention d'effacer le souvenir de son emprisonnement, elle fit graver dans son épitaphe qu'il passa les dix-neuf années de son exil à Cologne. Cette assertion erronée et les inscriptions de la maison de la *Sternengasse* à Cologne, ont fausement établi l'opinion que le célèbre PIERRE-PAUL RUBENS, sixième enfant du juriconsulte et de Marie Pypeling, était né dans cette ville, tandis qu'il serait né à Siegen, le 29 juin 1577. — Après Rubens, M. Alfred Michiels passe successivement en revue Van Dyck, J. Jordaens, Snyders, les Téniers, Er. Quellyn, et la double génération de peintres qui relèvent de Rubens, et il signale, en terminant, l'influence du grand artiste sur les arts plastiques et sur la gravure. Un précieux appendice joint au volume donne le catalogue des tableaux et dessins de Rubens. Cet intéressant travail contient 1,280 numéros, classés par ordre de matières.

M. Alfred Michiels s'est livré à de nombreuses recherches pour donner à son histoire de l'école d'Anvers l'authenticité désirable. Des documents inédits, qui lui ont été communiqués, lui ont fourni des indications précieuses. Il ne s'est pas contenté de cette consciencieuse étude des sources de son sujet; il a voulu encore voir et il a étudié les peintures dont il parle. Aussi, au milieu des publications futiles et romanesques sur l'histoire de la peinture, que ces dernières années ont vu éclore, faut-il distinguer à part le nouvel ouvrage de M. Alfred Michiels. Son essai sur Rubens et sur son école est un travail sérieux, digne de tout l'intérêt des amateurs.

A. J. D.

M. Emile Chevèr ouvrira un nouveau cours public et gratuit de musique vocale, spécialement destiné aux ouvriers, le mardi 7 novembre, à 9 heures très-précises du soir, dans le grand amphithéâtre de l'Ecole de médecine. Les leçons auront lieu à la même heure, trois fois par semaine : le mardi, le jeudi et le samedi.

Les cartes d'admission se délivrent gratuitement :

1° Chez le professeur, rue des Marais-St-Germain, n° 18;

2° Chez le concierge de l'Ecole de médecine;

3° Chez le concierge de l'Ecole de la rue du Renard-St-Merry.

## Echecs.

CORRESPONDANCE.

Dans le très-joli problème n° 22, par R. B. Wormald, il faut un Fou blanc à la 2<sup>e</sup> case TR.

III. L. News. Le problème n° 557, par J.-B. Bridport, nous semble fautif; comment se fait le mat si les Noirs jouent  $\frac{1}{2} R 7^e R$ ?

Call et Comp. Impossible de rattacher votre solution à l'un de nos problèmes.

Eug. Garnier. Vous ne donnez qu'une variante. — Le mat en 7 coups est vieux; l'autre en 5 coups est assez bon.

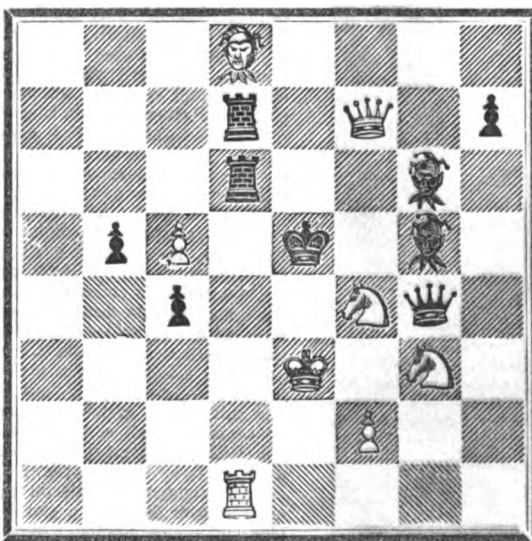
Ch. Hory. Vous oubliez que le PN peut prendre en passant.

B., de la Flèche. Merci; nous examinerons.

Solution du n° 21, par MM. W. Jérôme, E. Willems, Durand, Lemonnier, sont correctes; toutes les autres ne le sont pas.

PROBLÈME N° 23.

PAR M. CLERG.



Les Blancs font mat en 5 coups.

SOLUTION DU PROBLÈME N° 21.

1.  $\frac{P 4^e C}{P 2^e p. (A)}$ ; 2.  $\frac{P 5^e F}{P 1^e p.}$ ; 3.  $\frac{R 6^e D}{P 1^e p.}$ ; 4.  $\frac{C 5^e R ch.}{R joue}$ ; 5.  $\frac{P 3^e D}{C mate}$ .  
(A)  $\frac{P 1^e p.}{P 1^e p.}$ ; 2.  $\frac{R 6^e D}{P 1^e p.}$ ; 3.  $\frac{P 5^e F}{P 1^e p.}$ ; 4.  $\frac{C mate}{J. A. DE R.}$

## La France pittoresque.

LEIS ARMETOS EN PROVENCE.

Il serait difficile de retrouver au juste l'origine de ce qu'on appelle en Provence *leis armetos*. Suivant toutes les probabilités, c'est là un des usages remontant à l'antiquité païenne, que, dans l'ancienne *provincia romana*, les premiers chrétiens qui conservèrent, en les transformant, tant de ces usages du culte antique,

transportèrent dans leurs nouvelles cérémonies. On sait en effet que les Romains célébraient dans le mois de mai les *lemurries*, qui étaient une sorte d'exorcisme contre les *lemures* ou *larva*, images effrayantes sorties des tombeaux, terreur des esprits faibles, comme il n'y a pas longtemps encore les *revenants*. L'apparition de ces larves avait lieu pendant la nuit, et c'est contre ces mêmes images terrifiantes que l'Eglise, dès ses premiers temps, invoque les secours divins :

Procul recedant somnia,  
Et noctium phantasmata.

(Hymne des Complies.)

La cérémonie des *lemurries* fut transportée au jour de la commémoration des morts, parce que, tous les fidèles priant ce jour-là pour les trépassés, les croyances superstitieuses du moyen âge supposaient que les âmes des défunts revenaient à cette époque visiter les corps qu'elles avaient abandonné, et que, dans leur vagabond nocturne, elles passaient et repassaient devant les vivants pendant leur sommeil, et les épouvantaient. De là l'usage de sonner pendant toute la nuit les cloches des églises, afin d'éloigner ce qu'en provençal on appelait *leis armetos* (les petites âmes).

Un ancien écrivain dit que les larves des méchants portaient, chez les anciens, le nom de démons : *Larvas ex hominibus factas demones aiunt, qui meriti mali fuerint*. C'est principalement contre ces larves sataniques que les cloches étaient employées, et qu'on invoque le secours des anges gardiens, de peur que, profitant de ces courses nocturnes des âmes, les agents du malin esprit ne pussent en saisir quelqu'une. Dans son singulier mythe de la procession de la Fête-Dieu d'Aix, le roi René fit allusion à cette circonstance en introduisant l'*armeto*, jeune enfant, expression de l'âme pure, dont cherche à s'emparer un esprit malin, et que protège un ange qui roue de coups le démon quand il s'en approche.

Dans la cérémonie des *lemurries*, les Romains, pendant le sacrifice qui s'accomplissait au foyer des lares, jetaient des fèves hors de la maison par la porte d'entrée, croyant par-là en chasser les larves. Dans la cérémonie des *armetos*, nos chrétiens méridionaux donnaient aux sonneurs des cloches, pour les empêcher de s'endormir et ne pas laisser ainsi en péril les âmes volatiles, des châtaignes et du vin cuit; à ce frugal somnifuge on substituait ensuite des mets plus substantiels, que les sonneurs allaient quêter de maison en maison. (Voir le dessin à la page suivante.)

## NÉCROLOGIE. — L'Evêque d'Evreux.

Rien ne saurait plus honorer la mémoire du prélat dont nous allons publier l'image que l'impression douloureuse avec laquelle la nouvelle de sa mort a été reçue parmi ses diocésains. C'est cette impression produite dans un grand nombre de lettres où nous sommes priés de consacrer le souvenir d'un pasteur si cher à son troupeau, qui nous engage à répondre, autant qu'il peut nous être permis, à de pieux désirs en publiant une des notices qui nous ont été adressées.

« Une mort presque subite vient d'enlever au diocèse d'Evreux et à l'Eglise de France un prélat éminent entre tous par les vertus de son cœur, l'élevation de son esprit, l'éclat et la solidité de son éloquence, l'activité infatigable de son zèle et le charme infini de ses manières, Mgr Nicolas-Théodore Olivier. Né à Paris le 20 avril 1798, il a succombé, à l'âge de cinquante-six ans, aux suites d'un accident insignifiant dans l'origine, et qui, au bout de quelques jours, a nécessité une opération dont l'issue a été mortelle. — La science est demeurée convaincue que l'ardeur immodérée des travaux et des veilles a pu seule porter une atteinte fatale à une très-puissante organisation.

« Paris n'a point perdu le souvenir du curé de Saint-Etienne-du-Mont, puis de Saint-Roch. Sa parole onctueuse et si puissante d'autorité groupait autour de sa chaire une foule innombrable d'auditeurs, dont un grand nombre, de simples curieux qu'ils étaient d'abord, devenaient bientôt de pieux fidèles et de fervents chrétiens. Son ardente charité créait et faisait doter de sommes importantes des œuvres destinées au soulagement de toutes les misères en 1839. Il implorait la générosité de ses paroissiens, et, dans une seule quête, trente-sept mille francs venaient au secours de cette cruelle infortune. Le curé de Saint-Roch aimait pour Dieu la magnificence du culte, et Saint-Roch égaillait bientôt par la pompe de ses cérémonies les plus illustres cathédrales. Enfin Mgr de Quélen disait de lui : « L'abbé Olivier n'est pas seulement le premier curé de Paris, mais le premier curé de France. » Il est à croire qu'au sein des grandeurs de l'épiscopat, où il fut appelé en 1841, sa pensée se sera reportée bien des fois avec bonheur, peut-être même avec regret, sur la cure de Saint-Roch et sur tout le bien qu'il y avait accompli.

« Succédant, dans l'évêché d'Evreux, à un prélat d'une haute vertu, mais affaibli par l'âge et les infirmités, Mgr Olivier, qui apportait à ses éminentes fonctions la vivacité de son zèle, l'étendue de ses lumières et l'énergie de son caractère, essaya de réformer d'une main ferme des abus que le temps avait enracinés. En enlevant des ridicules et imposant des lois salutaires aux confréries religieuses chargées des inhumations, il s'attira bien des infirmités; mais il avait foi, disait-il, à la pureté de ses intentions et à la raison de son temps.

« Ce sentiment fut la règle de sa conduite dans tout le cours de son épiscopat. Ce qu'il avait été curé de Saint-Roch, il le fut évêque d'Evreux, stimulant de toutes les manières la charité publique pour le soulagement des malheureux, la pitié des fidèles pour l'embellissement du sanctuaire, instituant sur de larges bases une œuvre diocésaine pour les immenses besoins du sacerdoce, encourageant la pieuse société de Saint-Vincent de Paul, prêchant sans cesse pour les secours des malades, pour les petites œuvres des pauvres, pour les secours de bon secours. Le seul reproche que lui fissent ceux qui, tout en l'admirant, étaient presque effrayés de son zèle apostolique, c'est que ce qu'il voulait de bien, il l'aurait toujours voulu de suite, et sans tenir compte d'aucun obstacle. Lui-même il donnait sans cesse l'exemple d'un dévouement infatigable, d'une générosité qui a presque entièrement absorbé son patrimoine. Il voulait et il avait obtenu, du moins pour sa cathédrale et pour les principales églises de son diocèse, la splendeur du culte; bien des fois ses dons privés y avaient pourvu, et son testament, outre mille pieuses et touchantes dispositions, ordonne que toutes les dettes de l'église cathédrale soient payées par sa succession.

« L'évêque d'Evreux était un de ces hommes privilégiés pour lesquels la parole est un don naturel, une inspiration permanente, une nécessité d'existence qui se prête à tous les besoins, sans recherche et sans effort, à toute heure, en tous lieux, dans toute circonstance, dans les plus grandes solennités comme dans la plus modeste église de village. Il savait dire ce qu'il fallait dire, et réunir à la clarté la plus parfaite la splendeur des images, une grande chaleur de diction et une exquise convenance de langage. Jamais l'expression ne lui faisait défaut. Son éloquence était de telle nature qu'elle rendait même les fidèles de sa cathédrale, pour lesquels il ne craignait pas de se produire, injustes envers les orateurs chrétiens les plus remarquables. On eût tenté d'ignorer ou de nier que ce don appa-





Le jour des Morts à Toulon. — D'après M. Letuaire.



Nicolas Ollivier évêque d'Evreux.

rent de l'improvisation était en réalité le fruit des plus fortes et des plus fécondes études théologiques et littéraires.

« Jamais vie ne fut plus occupée, plus remplie que celle de l'illustre prélat. Il prêchait, il confessait, il écrivait, il agissait, et cependant, à toute heure de la journée, il était accessible à tout le monde. Il avait de puissantes paroles de consolation pour toutes les infortunes ; il ne se ménageait pas pour être utile à tous ceux qui réclamaient son appui, pour les aider de ses conseils, de sa bourse, de ses démarches, de son influence. Son esprit vif et délicat charmait tout le monde, soit par la chaleur affectueuse de son langage, soit par des saillies imprévues et pleines d'enjouement. Honoré de l'estime et de la confiance de la famille royale, et en particulier de la pieuse reine Amélie, il ne désavoua jamais son attachement à d'illustres infortunes. Il entretenait des relations très-étendues avec les hommes les plus éminents comme avec ses ouailles chéries de Saint-Roch qui réclamaient souvent les conseils de leur ancien pasteur. Faut-il s'étonner que pour lui les journées fussent toujours trop courtes, qu'il dérobat à la nuit la plus grande partie des heures du sommeil, et que ces fatigues incessantes aient si rapidement abrégé le terme de sa carrière ? »

« La première nouvelle du mal qui menaçait ses jours a causé la plus douloureuse émotion à toute la population de son diocèse. Son palais a été assiégé pendant quatre jours par une foule pleine d'angoisses. La consternation était sur tous les visages et des pleurs dans tous les yeux. On se transmettait de bouche en bouche les paroles vraiment sublimes de foi qu'il a prononcées en recevant publiquement les derniers sacrements de l'Eglise. Aux approches de l'agonie, il avait encore des paroles d'affection pour ceux qui baisaient sa main défaillante. Il s'est éteint doucement le samedi 21 octobre, à six heures du matin.

DELHOMME.

## Rébus.



## EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

L'Illustration, livre utile, plaira beaucoup aux écoliers pendant le temps court des vacances.

## AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie, on peut s'abonner par l'entremise des Directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, RUE JACOB, 56.